

Le mystère de la naissance de
N.-S. Jésus-Christ : pastorale
en quatre actes, en vers
français et provençaux / par
Ant. [...]

Maurel, Antoine (1815-1897). Le mystère de la naissance de N.-S. Jésus-Christ : pastorale en quatre actes, en vers français et provençaux / par Ant. Maurel,.... contenant : Hérode et les mages : poème dramatique / par M. le Bon Gaston de Flotte ; précédée d'une introduction par M. l'abbé Bayle.... 1856.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE

Yf 10.127

LE MYSTÈRE

DE LA

NAISSANCE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

PASTORALE

EN QUATRE ACTES

EN VERS FRANÇAIS ET PROVENÇAUX

PAR ANT. MAUREL

Ancien Président des Conférences de Saint-François-Xavier

COMPLÉTÉ PAR

MÉLODIE ET LES PEAGES

Peuple dramatique par M. le baron GASTON DE FLOTTE

Précédé d'une Introduction par M. l'Abbé BAUS.

DÉDIÉ A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ JULIEN.

LES ÉDITIONS

À la Librairie Provençale de V. BON

Boulevard Dugommier, 1,

et chez l'Auteur, rue du Refuge, 22.

MARSEILLE.

1888

Y+

LE MYSTÈRE
DE LA
NAISSANCE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST
PASTORALE

EN QUATRE ACTES
EN VERS FRANÇAIS ET PROVENÇAUX

PAR ANT. MAUREL

Ancien Président des Conférences de Saint-François-Xavier

CONTENANT

HÉRODE ET LES MAGES

Poème dramatique par M. le baron GASTON DE FLOTTE

Précédée d'une Introduction par M. l'abbé BAYLE.

DÉDIÉ À LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ JULIEN.

MARSEILLE

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE ARNAUD ET C^{ie}
Canchière, 10

1856

Y3 40.127

A LA MÉMOIRE DE L'ABBÉ JULIEN

INTRODUCTION.

La Pastorale dite *de l'abbé Julien* attire depuis douze ans à ses représentations un public qui ne se lasse pas d'un spectacle si conforme aux vieilles mœurs marseillaises. Aucun *mystère* n'a eu plus de succès, même durant le moyen-âge, que réjouissaient si vivement les *Jeux de la Nativité*. Jouée d'abord dans un seul local, cette pastorale a vu se multiplier les modestes théâtres qui, chaque année, depuis Noël jusqu'à la fête de la Purification, offrent à l'admiration populaire Micourau et Flouret, Roustide et Jourdan, Hérode et les rois mages. Ainsi, cette bienheureuse pastorale a été souvent représentée plus de dix fois dans le même jour. La vieille ville et la ville nouvelle, la Plaine et la Bourgade, tous les quartiers, peuvent assister chaque hiver, pendant quarante jours, à la Pastorale dite *de l'abbé Julien*. Malheureusement, chacune des dix ou douze troupes, qui jouent toutes les années cette Pastorale,

lui fait subir de fâcheuses modifications. Ici on ajoute une scène, ailleurs on crée un nouveau rôle. De même qu'autrefois les mystères, représentés à l'origine dans les églises, devinrent peu à peu des *farces* et des *sotties* qu'on éloigna d'abord des églises, qu'ensuite on interdit sévèrement, cette Pastorale si goûtée du public, a été parfois tellement *farcie*, qu'il était impossible, avec la meilleure volonté du monde, d'y voir un spectacle édifiant. Que n'a-t-on pas fait pour attirer le public et pour lui plaire ? L'abus est devenu si grave, qu'on a crié au scandale et qu'on a demandé l'interdiction absolue de la Pastorale. On peut consentir à voir à la crèche l'âne et le bœuf, mais on ne peut pas se résigner à y trouver le cochon.

Les justes plaintes excitées par les divers ajouts cousus au texte primitif, imposent à l'auteur de la Pastorale le devoir de faire connaître au public son œuvre dans sa pureté originelle. Il doit décliner la responsabilité de tous les rôles risqués et de toutes les plaisanteries de mauvais goût qu'on a introduits dans son drame populaire. Tel est le motif qui l'a déterminé à publier son œuvre à laquelle il attachait peu d'importance et qu'il a composée il y a douze ans. Il veut qu'on sache ce qu'il y a et ce qu'il n'y a pas dans la Pastorale dont il est l'auteur, qui porte le nom de l'abbé Julien et qu'il dédie à la mémoire de cet humble prêtre, son bienfaiteur et son ami. Comme introduction au drame naïf qui

sollicite aujourd'hui la bienveillance des lecteurs , après avoir été applaudi par de si nombreux spectateurs, M. Maurel nous a demandé une notice sur l'abbé Julien , dont les ouvriers de Marseille ont gardé un si bon souvenir. Nous nous sommes fait un devoir de répondre à ce désir reconnaissant.

L'abbé Jean-Baptiste Julien naquit le 29 juin de l'année 1803 , au village de la Bourdonnière. Ses parents gagnaient leur vie du travail de leurs mains. Ils inspirèrent de bonne heure , à l'aîné de leurs sept enfants , l'amour du travail manuel. C'est sans doute dans l'humble boutique où son père faisait et réparait des chaussures , que le jeune Julien puisa les premiers germes de ce dévouement aux ouvriers qui fut le trait caractéristique de sa vie. On lui fit fréquenter l'école de la commune dès l'âge de six ans. Bientôt poussé par un instinct précoce, il pria ses parents de lui faire apprendre le latin. Son père , digne chef de famille , sachant où pouvaient le mener ces premiers engagements , n'exauça pas tout d'abord ces bons désirs d'une enfance pieuse , parce que sa fortune modique ne lui permettait pas de faire les dépenses d'une éducation complète. Mais telles furent les sollicitations du jeune enfant qu'il ne put repousser longtemps ses demandes. S'abandonnant pleinement pour l'avenir au secours de la divine Providence , il fit entrer son fils dans une école où l'on enseignait la langue latine. A cet âge si tendre où la légèreté détourne souvent

de l'amour des choses religieuses. Jean-Baptiste Julien aimait à se rapprocher du sanctuaire, à servir à l'autel, à prendre part aux augustes cérémonies du culte catholique. Quand il dut faire sa première communion, il apporta d'admirables dispositions à cet acte solennel de la vie chrétienne. Lui qui, déjà, dans ses rêves d'enfant, entrevoyait le jour où, consacré prêtre, il ferait lui-même descendre sur l'autel la divine victime, aurait-il pu ne pas s'approcher pour la première fois de la Table Sainte, avec une piété naïve et un ardent amour ? Une première communion est un événement important dans une famille de travailleurs. C'est qu'après ce grand jour le moment arrive d'ouvrir une carrière à l'enfant devenu jeune homme, il faut lui faire apprendre un état, l'initier aux occupations qui devront remplir sa vie. Pour le jeune Julien, la carrière était déjà tracée, il fallait seulement donner à ses études une direction plus déterminée, et le préparer positivement, quoique de loin, au sacerdoce.

Il est dans ce diocèse un prêtre dont je ne n'écirai le nom qu'avec un profond respect : un prêtre populaire s'il en fut jamais, d'une simplicité admirable, d'une affabilité qui attire tous les cœurs, humble et obscur, quoique l'âge et les services aient déposé sur ses cheveux blancs la plus belle des gloires : un prêtre que les vieillards vénèrent, que les petits enfants appellent mon père, qui a rendu bienheureuses des familles sans nombre et

peuplé le sanctuaire de zélés propagateurs de ses vertus. A ces traits, on a reconnu M. Audric. Échappé aux persécutions sanguinaires d'une révolution qui espérait détruire l'Eglise, l'abbé Audric vit avec douleur, lorsque l'ordre et la paix revinrent soulager la France, que les temples étaient solitaires, et que les débris de l'ancien clergé ne pouvaient pas suffire au désir d'un peuple trop longtemps privé des consolations religieuses. Il fallait remplacer les martyrs. Un ministère aussi difficile appartenait de plein droit aux prêtres courageux qui avaient vu couler le sang de leurs frères, et que la peur n'avait pas fait succomber aux tentations de l'apostasie. M. Audric recueillit, dès qu'il le put, quelques jeunes gens, dont les vertus présentes lui faisaient bien augurer de leurs vertus futures ; il les instruisit et les prépara aux études spécialement sacerdotales. C'est à ce saint prêtre, alors curé de Saint-Barnabé, que fut confiée la direction de l'abbé Julien après sa première communion. Comment exprimer la joie qu'il ressentit en entrant dans cet asile paisible, en se voyant entouré de jeunes lévites désireux comme lui de se rendre dignes du sacerdoce.

Soudain des contrariétés inattendues empêchèrent l'abbé Julien de continuer ses études. Des lois injustes ravirent à l'Eglise ses libertés les plus sacrées. L'enseignement devint un délit. Quiconque sachant quelque chose, enseignait ce qu'il savait à

ses frères , grands ou petits , fut menacé de la prison. Il fallait , pour instruire sans crime , appartenir à une corporation privilégiée. Vainement des voix éloquentes réclamèrent la liberté , pour tous , d'enseigner et de s'instruire ; l'injustice armée prévalut contre le droit. M. Audrie fut tracassé , persécuté , parce qu'il instruisait quelques jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Sa petite famille fut obligée de se disperser ; l'abbé Julien se vit forcé d'interrompre ses études. Ce fut un temps d'épreuve , mais la Providence veillait sur lui. Sa vocation n'était pas douteuse ; de favorables occasions de s'instruire lui furent ménagées. Enfin , après bien des traverses , il put rentrer au Grand-Séminaire ; il fut ordonné prêtre le 29 mai de l'année 1830.

Auriol fut la première paroisse où s'exerça son zèle. Il s'estima heureux de se trouver au milieu des habitants de la campagne. Il vit des hommes dont un travail pénible remplissait toutes les journées et qui ne savaient pas sanctifier ce travail. Cloués pour ainsi dire à la terre , ils la remuaient sans cesse pour lui confier des semences ; ils l'arrosaient de leurs sueurs , mais en se plaignant de leur destinée. Ils ne songeaient pas à trouver , dans leurs fatigues noblement supportées , une source de vertus et de dignité. Ce spectacle émut le cœur de l'abbé Julien. Dès ce moment , il résolut de s'occuper spécialement des travailleurs , persuadé qu'il fallait

leur faire apprécier le prix et la beauté du travail , et le leur faire aimer comme il mérite d'être aimé. Ce fut aussi dès les premières années de son ministère qu'il se crut obligé de faire pour d'autres ce qu'on avait fait pour lui-même. Il chercha dans le village quelques enfants, également remarquables par leur sagesse et par leur intelligence , et , déposant en eux des germes qui devaient plus tard se développer , leur apprit les éléments de la langue de l'Eglise.

Après seize mois passés à Auriol, dans ces occupations saintes , l'abbé Julien fut placé à Mazargues. Peu de temps après son arrivée , ce pays fut dévasté par le choléra , qui , non content d'avoir dépeuplé notre ville , promenait dans les villages voisins la désolation et la mort. Ici, je n'exalterai pas le courage de l'abbé Julien pendant ces jours de calamités ; je ne le montrerai pas disposant les mourants à paraître devant leur Juge , rendant aux morts les derniers devoirs , exhortant les vivants à la prière , consolant la douleur des orphelins et des veuves ; je n'admurerai pas cette charité touchante parce qu'elle fut universelle , parce que tous les membres du clergé en donnèrent d'aussi beaux exemples. Rien n'est plus naturel à l'Eglise de Jésus-Christ que ce dévouement au prochain dans les grands désastres.

Lorsqu'il eut exercé le saint ministère à Mazargues pendant deux ans et demi , l'abbé Julien fut nommé curé à Cuges. Il s'attira l'affection des habi-

tants de cette paroisse retirée. Il pouvait penser que peut-être sa vie s'écoulerait dans cette humble retraite, qu'après avoir défriché, avec l'énergie de sa jeunesse, cette portion de la vigne du Seigneur, il en recueillerait des fruits qui seraient la consolation de ses vieux jours. Tels n'étaient pas les desseins de Dieu. En 1838, l'abbé Julien fut nommé vicaire à Notre-Dame-du-Mont. Aussitôt après, les ouvriers de Marseille devinrent l'objet de ses constantes sollicitudes.

Il comprit que le peuple pouvait être appelé un jour ou l'autre à des fonctions nouvelles. Il pensa que la civilisation moderne, en suivant son cours, tantôt paisible, tantôt tumultueux, pouvait apporter au peuple l'exercice de droits nouveaux, le faire participer plus ou moins à la vie publique. Il commença dès lors à travailler avec une activité prodigieuse pour communiquer aux classes ouvrières cette dignité, cette sagesse sans laquelle la participation à la vie publique serait pour elles un dangereux honneur. Il fit tout ce qui dépendait de lui pour moraliser les travailleurs et les instruire. Qu'est-ce qu'un peuple sans moralité ? C'est une aggrégation confuse d'hommes qui ne sont capables que de supporter la tyrannie ou de l'exercer. Les ennemis du peuple sont ceux qui s'appliquent à le dégrader, à l'abrutir, pour le rendre indigne de se mêler à la vie sociale. Les empereurs romains prodiguaient les spectacles corrupteurs, les dis-

tributions d'argent et de viande, afin que le peuple de Rome, après s'être saoulé de jouissances, laissât le sceptre reposer en paix en leurs mains indignes et ne songeât pas même qu'aux jours de sa liberté il avait subjugué le monde. Au contraire, tous ceux qui ont sincèrement aimé le peuple ont cherché à le moraliser. Toutes les fois que les missionnaires catholiques pénètrent chez les peuples sauvages, après qu'ils ont excité dans leurs âmes l'amour de la vertu, ils leur apprennent à se gouverner, font cesser l'esclavage, établissent, entre tous les membres de la petite nation, des rapports de justice et de concorde qui font le bonheur de tous. Le fondateur des Conférences de Saint-François-Xavier, à Marseille, aimait trop les ouvriers pour ne pas travailler à leur inspirer les généreux sentiments de la vertu. De plus, il voulut les instruire parce que l'instruction apporte toujours quelques satisfactions dans la vie du travailleur : elle lui facilite les moyens d'exercer avec plus de profit sa profession ; elle lui fait trouver plus de charmes dans des conversations et des discours qui ne sont pas si bien goûtés par l'ouvrier sans culture. L'instruction rapproche l'ouvrier de ceux dont la position de fortune est plus brillante que la sienne ; elle empêche que la fierté n'altriste ses rapports, soit avec ses supérieurs, soit avec ses inférieurs. L'abbé Julien voulut donc moraliser les travailleurs et les instruire. Il poursuivit son œuvre avec d'autant plus de zèle qu'il

savait que des doctrines fausses et dangereuses étaient répandues avec une déplorable imprudence parmi ce peuple qu'il aimait tant. L'aveuglement peut seul excuser ces maladroits amis du peuple, qui excitent l'envie et le désespoir au lieu d'encourager ceux pour qui la vie est pénible, et de les consoler par de bonnes paroles. Qu'aura-t-on fait quand on aura proposé des théories absurdes à des masses qui ne peuvent pas les méditer assez pour comprendre tout ce qu'elles ont de faux et de subversif ? On aura aigri des cœurs faits pour la paix, on aura désuni les divers membres d'une même société ; on aura mis un obstacle terrible à la fusion volontaire et bienveillante de tous les rangs et de toutes les positions, c'est-à-dire au plus souhaitable progrès que la société moderne puisse réaliser. L'abbé Julien ne négligea rien pour empêcher de pareils résultats. Je ne raconterai pas longuement ses travaux. Il me suffira de nommer les classes du soir et les conférences de Saint-François-Xavier. L'abbé Julien ne voulut pas seulement donner à ses chers ouvriers des pensées, des conseils, un règlement, une direction. Il s'épuisa pour leur procurer un lieu de réunion. Il se créa des soucis sans nombre dont le poids devenait de plus en plus lourd ; il commença une vie de fatigues incessantes, afin de créer un établissement spacieux où les ouvriers pussent se réunir, se voir, s'amuser ensemble, lire ensemble, prier ensemble et fraterniser plus aisément.

Après avoir tant fait pour les hommes de la classe ouvrière, il crut qu'il ne devait pas se borner à ces premiers travaux; il voulut organiser pour les femmes du peuple les mêmes œuvres qui rendaient de si importants services à leurs pères, à leurs frères, à leurs époux. Il pensait avec raison que si tous les hommes sont faits pour la vie de famille, l'ouvrier doit plus que personne trouver en elle une source intarissable de joies calmes, de plaisirs tranquilles, de consolations bien-aimées. Il plaignait les familles de travailleurs dont chaque membre, désertant le foyer domestique, va chercher ailleurs le contentement. En effet, cette dispersion habituelle des membres d'une même famille isole les cœurs, les rend peu à peu étrangers les uns aux autres. Elle relâche les liens qui doivent unir l'époux et l'épouse, le père et l'enfant, la mère et la fille. C'était donc faire une œuvre excellente que d'augmenter pour l'ouvrier les charmes de la vie de famille. Pour atteindre ce but, l'abbé Julien donna aux ouvrières une facile occasion de s'instruire, en les réunissant pour leur apprendre leurs devoirs dans la famille, et leur faire entendre des enseignements semblables à ceux qui étaient donnés aux ouvriers. Par ses soins, des ouvroirs furent établis, des écoles, confiées aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, réunirent chaque jour, à trois heures différentes, de nombreux essaims de femmes du peuple, avides de s'instruire pour être dans leur fa-

mille d'une plus grande utilité. Une association de femmes, fondée sur le modèle de Saint-François-Xavier, permit aux ouvrières d'envisager sans crainte la maladie.

Il n'est pas rare de rencontrer des mères de famille qui, après avoir vu mourir autour d'elles tout ce qui les retenait à la vie, se trouvent isolées en ce monde et désespèrent de rencontrer quelque part un peu de protection et d'amitié. Trop pauvres pour attirer auprès d'elles un zèle salarié, rien ne vient charmer les longues tristesses de leurs vieux jours et soulager leurs infirmités. Pourtant elles mériteraient de recevoir un peu de ce dévouement qu'elles ont pratiqué au temps de leur force et de leur jeunesse. L'abbé Julien voulut venir en aide à cette infortune. Il forma une salle d'incurables destinée à recevoir les femmes courbées par la vieillesse et le travail, à former, de toutes ces infirmes à peine vivantes, une famille où l'égalité d'âge et de souffrances produisait cette communion de pensées et de sentiments qui fait la consolation de la vie à toutes les époques. Le même établissement rassembla, sous la garde de la même charité, de petites filles qui commençaient la vie en pleurant dans leurs berceaux et des octogénaires qui la finissaient en souriant à la tombe.

Le seul défaut du zèle de l'abbé Julien était de vouloir soulager toutes les misères et subvenir à tous les besoins. Il ne savait pas se borner et ne

tenait pas assez compte des difficultés. Enfin, le temps vint pour lui de se reposer dans la patrie après les travaux de l'exil. Il put dire à Dieu :

Seigneur, vous m'aviez remis cinq talents, voilà que j'en ai gagné cinq autres ; » et Dieu put lui répondre : « Serviteur prudent et fidèle, entre dans la joie du Seigneur. » La maladie l'atteignit comme un coup de foudre. Après quelques jours de cruelles souffrances, il rendit son âme à Dieu le 28 février 1848.

Tels sont les principaux traits d'une vie dont la charité occupait tous les instants. Désireux de se procurer de nombreuses ressources, pour soutenir les œuvres qu'il avait fondées, l'abbé Julien avait eu cours aux moyens les plus divers.

En 1844, il eut la pensée de mettre à profit pour ses œuvres le goût prononcé du peuple Marseillais à l'époque de Noël pour les représentations dramatiques du mystère de la naissance du Sauveur. Il pria M. A. Maurel d'écrire une Pastorale. Elle fut composée et représentée pour la première fois, la même année, avec un succès qui dépassa les espérances de l'auteur. L'année suivante, un puissant élément de succès fut ajouté à l'œuvre de M. Maurel. A la demande de l'abbé Julien, M. Gaston de Flotte écrivit, pour sa Pastorale, un acte entier : *Hérode et les mages* ; et la fin du dernier acte : *Les Mages dans l'étable de Bethléem*. Le poète était digne du sujet. les beaux vers français, toujours sonores et bril-

lants, du style tragique le plus élevé, formèrent un contraste fort piquant avec les joyeux vers provençaux de M. Maurel, assaisonnés du meilleur sel méridional. Ce fut fini. La Pastorale, ainsi complète, devint en quelque sorte une œuvre classique. Elle n'a plus cessé d'être réjouie chaque année au temps de Noël, et chaque année la foule accourt avec le même plaisir, quoiqu'elle sache très-bien ce qu'elle verra et ce qu'elle entendra. Maintenant que la Pastorale est fixée par l'impression, le public pourra mieux encore connaître ce qu'on va lui représenter. Il saura jusqu'à quel point on le trompe quand, sous le nom de *Pastorale de l'abbé Julien*, on lui débitera des farces choquantes ou de stupides plaisanteries. A l'acteur mal avisé qui, traitant la *Pastorale* comme une pièce à tiroirs, voudra mêler au dialogue primitif des platitudes et des grossièretés, le public mécontent pourra dire comme un des bergers :

Garde lei vartigò din ta paouro çarvello.

A. BAYLE.

PERSONNAGES.

L'Ange Gabriel.

Mathiou

Micouraou

Jaque

Chiquet

Roubin

Flouret

Noura

Tistet

Meissemin

Goustin

Barnabas

Roustido

Jordan

**Margarido, femme
de Jordan**

Pimparra, rémouleur.

bergers.

vieillards.

Le Meunier.

L'Aveugle.

Simoun, son fils.

Le Bohémien.

Chicoulet, son fils.

Le Tambourinaire.

Le Valet d'Etable.

Tounin

Domeniquo

Jean

Hérode, roi de Judée.

Un Confident d'Hérode.

Un Messager d'Hérode.

Gaspard

Melchior

Balthasard

} enfants.

} mages.

Docteurs de la loi, Anges, Bergers, Pages, Soldats.

Les formalités légales ayant été remplies, tout contre-
facteur sera poursuivi, et aucun théâtre ni société ne
pourra représenter cette Pastorale, en tout ou en partie,
sans l'autorisation de l'auteur.

A. MAUREL.

Les airs de musique ont été corrigés et harmonisés par M. P. Solart, organiste de la Mission de France; on peut s'en procurer la partition chez l'auteur de la Pastorale, rue du Refuge, 25, à Marseille.

PASTORALE ⁽¹⁾

ACTE PREMIER.

Le Réveil des Bergers.

PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente un vallon dans les montagnes de la Judée.
Trois bergers dorment auprès de leurs troupeaux. — Au lever du rideau, un chœur céleste se fait entendre.

LES ANGES. (*Chœur invisible.*)

Qu'à nos accents la terre se réveille,
Le Tout-Puissant, le Fils de l'Éternel.
De son amour accomplit la merveille
Et parmi vous il prend un corps mortel.
O bergers pleins de zèle
A nos voix levez-vous,
Accourez tous, Jésus naît parmi vous ;
Eveillez-vous, écoutez la nouvelle.

(1) Cette Pastorale est publiée avec toutes les additions que l'auteur y a faites depuis 1855.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIOU, MICOURAOU, JAQUE.

(Le berger Micouraou, réveillé pendant le chœur, s'est levé et regarde le firmament avec stupéfaction.)

MICOURAOU.

O lou pouli councer ! qu va creira jamai ,
Ségu pantahi pas , lou fet es ben vrai ,
Crési ben que despu que si jugo d'aoubado
Jamai s'èro entendu talo roussignoulado ;
Leis accord lei pu dous partien d'aperamoun .
Oh ! noun, pantahi pas, ai touto ma resoun.

(Il va secouer ses camarades.)

Holà ! Jaque, Mathiou, m'en arribo une rudo ,
Revihas-vous, fès leou, venès mi douna'judo.

JAQUE.

Ti laises, Micouraou, vo nous leisses dourmi.

MATHIOU.

Vai ti coucha se voues, vo ti faou leou feni ,
Per oousi toi fanaou n'avem pas tem de resto ;
Ensin, leisso m'esta, mi roumpes plus la testo.

MICOURAOU.

De graci, meis amis, venès mi rassura ,
A peno la'n moumen vèni d'oousi canta ;
Mai de chant tant pouli, de paraoulo tant bello ,
Semblavo que la vouas descendié deis estello ;
Cresès ce que vous diou, car es la verita.

MATHIOU.

Sies malaou, moun enfant, leis astre cantoun pa ;
Gardo tei vartigò din la paouro carvello.

JACQUE (*avec humeur.*)

Es déjà troou parla per uno bagatello,
Occupo-ti, se voues, de garda tei moontoun
Vo d'un revès de man t'espliqui mei resoun.

(*Les deux bergers se rendorment.*)

MICOURAOU.

Si soun mai rendourmi, ma vouas leis impourtuno,
Prènoun l'esclà doou ciel per lou clar de la luno ;
Es vrai que la nué n'aourié gaire dura ;
L'aoubo es bello.... Mai, chut.... veni d'ousi marcha.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, L'ANGE GABRIEL.

(*Couplets en duo.*)

L'ANGE.

Bergers, ne vous effrayez pas ;
Je viens de la part d'un bon maître.

MICOURAOU.

Naoutrei noun vous councissem pas.

L'ANGE.

Heureux bergers, bientôt vous allez me connaître.

NICOLIAOU, (secouant ses camarades.)

**Jaque, Mathiou, revihas-vous
A la vouas que vèni d'entendre.**

(Ils se lèvent.)

L'ANGE.

Mes bons amis, rassurez-vous.

LES BERGERS ENSEMBLE.

Digas, moussu, ce que voulès ben nous apprendre.

NICOLIAOU. (Parlé.)

**Moussu, nous esfrayas, vous avem pas coumprès,
Lou soum de vouestro vouas nous rende ben susprès.**

L'ANGE.

**Calmez-vous, mes amis, dissipez vos alarmes ;
Je viens vous annoncer un destin plein de charmes :
Celui que l'Éternel promet à vos aïeux.
Pour naître parmi vous est descendu des cieux ;
Son nom dans tous les lieux vole de bouche en bouche,
Non loin de ces côteaux vous trouverez sa couche
Entre deux animaux dont le souffle brûlant
Des atteintes du froid vient garantir l'enfant.
Celui qui de son bras arrête les tempêtes ,
Qui, des grands potentats, fait incliner les têtes ,
Est né dans Bethléem à l'heure de minuit ,
Choisissant pour berceau le plus obscur réduit.
Allez, obéissez à la voix des Archanges ,
Portez-lui vos présents et chantez ses louanges.**

(Couplet.)

**Pasteurs chéris, allez d'un pas fidèle
Voir le Sauveur qui vient dans ces bas lieux**

Rendre la paix à votre cœur rebelle :
Adieu, bergers, nous nous verrons aux cieux.

(Il s'élève dans un nuage et disparaît.)

Chœur invisible.

Gloria in excelsis Deo :
Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

SCÈNE III.

LES MÈNES, EXCEPTÉ L'ANGE.

(Pendant le Gloria les bergers sont restés ébahis, puis ils se rapprochent timidement les uns des autres.)

MICOURAOU *(Ironiquement.)*

Eh ben ! que diés, Mathiou, d'aquelo bagatello ?

MATHIOU.

Micouraou, siou candi d'apprendre la nouvelle.
Vjou veni de vesin, eme naoutrei vendran ;
Li vaou counta lou fet, bessai que n'en riran.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHIQUE ROUBIN.

ROUBIN.

Eh ben ! que l'a de nouou ?

MATHIOU.

Avem jouiouso aoubado,
Lou Ciel ven de parla, courrem din la bourgado.

Trouvarem su de fen lou Messio proumés
Qu'es neissu qu'esto nué : Venès et va veirès.

CHUQUET.

Oh! per lou coou, Mathiou, n'en diés uno que counto,
La farço es boueno aoumen : toan seriou mi demounto;
Se quaouqu'un l'entendié, va creirié suramen
Car semblo que va diés eme tout tout bonen sen.

MICOURAOU (*A Mathieu, à part.*)

M'as parla coumo acò, Mathiou, se t'en rappello
Quand eici, de matin, as sachu la nouvello.

ROUBIN.

Mathiou, moun boun ami, cresi que sies malaou,
Vaiti coucha, prend leou lou camin de l'oustau;
As lou carveon troubla, ta testo es pas tranquilo,
Quaoucaren qu'as begu t'a fa mounta la bilo;
Sies eme dous gaihard que pintoun fouesso ben.

MATHIOU.

Va cresès pas, tanpis, vous plagni, paourei gen.
Micouraou lou proumié a sachu lou mystéri.

JAQUE.

Es vrai ce que dit, lou trataviam d'arlèri
Quand l'Angi doou Signour eicito a pareissu :
N'a dit qu'aquesto nué lou Meissio es neissu;
Qu'anessiam lou trouva dedins un paoure estable
Tout prochi Bétélem, qu'ero ben misérable
Et qu'oublidessiam pas de pourta quaoucarren :
Ai de pouli-z-agueon li farai moun presen.

CHIQUET.

Se faou que digui tout sion tetta de va creire ,
Sion pas deis pu curion mai voudrion ben va veire.

ROBIN.

Jaque , sion ensoaci..... n'as parla d'un presen....
Voudrion faire lou miou trovi ges de mouyen ,
Leissa mi vous counta ce que fa que m'enragi :

(Tous les bergers l'entourent.)

Aviou mes sounto claou lou pu beou dei froumagi ,
L'armari n'es pas grand , a dire lou vrai ,
Mai pamen n'avem proun per ren mettre aou degai.
Per malhur un trouquet aou dabas de l'armari
Fa que dedin la nué si li resquiho un garri...
A peno lou matin fugueri descendu
Que din mei prouvisien entendre de bru ;
De suite metti l'ueil aou travès d'un sento
Et viou dins un cantoun moun garri senso crento
Su d'un toupin de mesu qu'èro en trin de chiqua.
Qu'aourias fa , digas-mi ?

CHIQUET.

L'aourion poussa lou ga
Senso mai de retard.

ROBIN.

Es ben ce que fagueri.
Mai aou bout d'un moumen sabès ce que vigueri ?
Anas rire de ion beou que va vou dirai

JAQUE.

Lou garri l'èro plus ?

ROUBIN (*Tristement.*)

Lou fromagi ni mai.

(*Hilarité générale.*)

CHIQUET.

Counsouelo-ti, Roubin, ai de poulido pruno
Si lei partejarem, veiras, soun pas coumuno.

ROUBIN.

Chiquet ti remarcion, tout de long doou camin
Cantarem toutei dous lei pu pouli refrin.

Couplet.

Despachem-si d'ana dic la bourgado,
A Bétélem lou fiou de Diou es na;
Lei menestrié li toucaran l'aoubado,
Touteis ensem l'anarem adoura.

Gai pastoureu lou bouenhur nous attende,
Rendem-si leou prouchi doou nouveau na;
Din nouestrei couar sa bounta si respende,
De soun amour fuguem touteis abra.

Ensemble.

Despachem-si d'ana din la bourgado, etc.

(*Sortie.*)

SCÈNE V.

L'AVEUGLE, SIMOUN son fils.

L'AVEUGLE.

(*Il arrive lentement appuyé sur l'épauie de son fils.*)

Oh ! pouédi plus ana, a... enfant, pouvem-si.
Su mei cambo, Simoun, pouédi plus mi teni;

Siam enca fouesso luen, lou camin es penible ,
Fai m'un paou repaouva.

SIMOUN.

Fuguès pas tant sensible ,
Assetas-vous aqui per vous rassegura ,

(Il a mureu.)

Veirès que paou ch'a paou la forço revendra.
Vous inquietès pas mai , sabès ben que grandissi
Et que de moun travai toutaro mi nourrissi,
Vouelidin paou de tem que visquem pas tant jus ;
Moun paire , cresès-mi , ben leou souffrirès plus.

L'AVEUGLE.

Oh ! souffrirai toujours doou malhur que m'accablo.
Ma vido cade jour deven pu misérable ,
Benirai lou moumen ounte la mouar vendra
Per feni lei chagrin que m'an tant fa ploura.

SIMOUN.

Auem, coumenças mai, m'aimas doun plus, moun paire ?

L'AVEUGLE.

Simoun , pardouno-mi , s'ai pousteu ti desplaire !
Vai, coumprèni troou ben la peno que t'ai fa ;
Perque m'arribc plus vènc leou m'embrassa.

(Ils s'embrassent.)

Oh ! merci , moun enfant , fai mi n'en encaro uno ,
Ti ressouvengues plus de mei laguo impourtuno ;
Despui que m'an roouba , quand n'aviè que tres an ;
Moun pu jouini pichot , toun fraire Syphourian ,
Ai ploura tout mon sang , ai languì din l'espéro ,
Meis ueils si soun foundu din ma longuo misèro.

Ai counta lei mounmen, lei semano, les mès,
Jamai degun m'a dit : Vaou ti dire m'ountès.
Sabié crida ren mai que lou noum de soun paire ;
Ensouven-t'en, Simoun, avié lou chavou rous,
Soun nas tant proufiéla, seis ueil blus et tant dous
Mi rappelavoun tout lou poutret de ta maire
Et, plen de moun bouenhur, v'embrassavi toui dous.
(Sanglots.)

SIMOUN.

Eh ben ! iou vous dirai qu'ai toujours l'espérance
Que moun fraire vendra, va senti din moun couar,
Quaouque jour lou veirem, sion segu qu'es pas mouar.

L'AVEUGLE.

Tei paraoulo, moun tiou, garissoun ma souffranço.....
Tè ! la forço reven et la peno s'en va.

(Il se lève.)

Jusqu'à l'Estable sant voueli plus mi pouva.

(Sortie.)

DEUXIÈME TABLEAU. — CHANGEMENT A VUE.

Le Théâtre représente un vallon. Sur le premier plan, de droite et de gauche, les maisons de Jourdan et de Roustide. Au fond, une colline dominée par un moulin à vent.

SCÈNE VI.

LE BOHÉMIEN, CHICOLET son fils.

LE BOHÉMIEN.

Couplets.

O la bello nué !
Courrès pastre , pastresso ,
Per veire mei jué
Venès eici jouinesso ,
Per veire mei jué.

Viou dedin leis astre
Ce qu'arribara ,
Din la man dei pastre
Mon ueil legira. (*Bis.*)

O la bello nué ! etc.

Din touto cabano
Siou lou ben vengu ,
Aou soun de la plano
Serai leou rendu.

Lou vielhar mi lojo,
Lou jouine tamben
Cadun m'interrojo
Dessu moun talen !
O la bello nué ! etc.

CHICOLET.

Devinas, vous que vîas ce que l'a din leis er.

LE DOHÉMIEN.

Ti diou qu'aou firmamen tout si fa de traver.
Tout ce qu'arribo amoun es pu souar que ma scienco;
Eila si fasié nué, eici lou jour coumenço;
Lou fré même, lou fré ven de sêni subran.

CHICOLET.

Bessai din tout acò l'a quaucaren de grand.
Que poudès pas sési maougra vouestro magio.

LE DOHÉMIEN.

Taiso-ti, Chicoulet, es uno mereviho
De veire lou talen que desplegui pretout :
Veici lou proumié coon que ma scienco es à bout.

CHICOLET.

Crèsi que vous sès viei.

LE DOHÉMIEN.

Respètes plus touu paire ?
Merités pas, mon flou, de saupre meis affaire ;
De suite rende-mi l'argen que t'ai donna
Et pui.... ti voueli plus.

CHICOLET.

Daise ! Faou parteja.
Lei gen que troumpavias es ion que lei souenavi.
Perque m'avès tengu lou jour que m'enanavi,
Serion ben plus hureus.... Ensîn voueli ma part.
(Il sort des pièces de monnaie d'un vieux linge, et les compte à terre.)
Un, dous, tres, quatre, cinq....

(Il s'en va au loin.)

LE BOHÉMIEN *(A part)*.

Ni n'en sion prés troou tard.
Aourion degu garda lei soou que mi donnavoun.
(On entend, au loin, fredonner un tra la la.)

CHICOLET.

M'a ben sembla d'oousi de mounde que cantavoun,
Mi vaou leva d'eici.

(Il ramasse la monnaie.)

LE BOHÉMIEN.

Chicoulet, plus qu'un coou,
Assajen toutei dous de pita quaouquei soou.

CHICOLET.

Parmi tant de bergiè que courroun à la festo
N'ai vis que ben ségu devoun agué d'argen,
N'a beleou dous vo tres, se m'en rapèli ben,
Que li vésion bouffa lei pocho de la vesto
Et que din lou camin si pouvavoun souven.

LE BOHÉMIEN.

Aquelei soun counten cercaren de lei toundre.

CHICOLET.

Per lei miès tarouna venès leou vous escoundre.

SCÈNE VII.

LE NEUNIER.

(Il descend le coteau, chargé d'un sac de farine, et chante les couplets suivants.)

Couplets.

En couren su d'un taou camin
Pourriou ben piqua d'esquino,
Ai vougu jouï bouen matin
D'aquelo clarta divino,
Din moun oustaou tout va bouen trin,
Leissi faire la farino.

Saourai proun dire à mei vesin
Ce qu'ai vis su la coulino,
Oousiou lou bru doou tambourin,
Lei cansoun d'une vouas fino,
Subran descendi doou moulin
Eme moun sà de farino.

(Parlé.)

Jamai coumo ooujord'ui mi siou tant rejoui ;
Vaou leou mi despacha, l'aze deou si languï ;
Faou lou veire pereou coumo si poumpounejo
Quand si vis caressa, quand quaouqu'un lou flatejo ;
L'ai rougnu lei sabò , l'ai fa lusi lou peou ,
Pou plus si counténi de si veire tant beou ;
Vaou leva de la peno aqueou pichot bramaire,
Arribarai proumié , lou sabi bouen courraire,
Et senso mi vanta, paraoulo de moounié ,
Poussèdi ben la flous deis aze doou quartié.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

PINPARRA, rémouleur.

(Il arrive gaîment roulant sa meule montée en guise de bronette.)

Couplet-boulade.

La joïo m'estoufègo ,
 Souarti deon cabarè ,
 Qu din lou vin si nègo
 Pou pas mouri de sé.
 Anam en roumavagi ,
 Farem quaouquei santè.
 Per reprendre couragi
 Beourem eme respè.
 Quand leis ami vendrau aici
 Si reveirem eme plési ;
 Prépararem nouestrei presen.
 Lei pourtaren à Bétélem.
 Oublidarem pas lou bouen vin ,
 Lou tastarem long dou camin :
 Beoure d'eici , beoure d'eilà ,
 Moun couar jamai si lagnara.

(Il détache un flacon suspendu à sa meule et boit un coup.)

Lou Messio es neissu ! Benissié sa vengudo ,
 Restesse encaro un paou mouriam faouto d'ajudo ,
 Tamben en soun hounour soou que si regalem
 En buven quaouquei coou jusqu'au din Bétélem.
 Ai fa ma prouvisien d'aqueou qu'a boueno mino ,
 Et per pas resta court ai rempli moun eisino.

Va disi de bouen couar, lou vin mi rende gai,
Mi fa dourmi la nué coumo uno vieiho souco,
Mi mette cade jour lou rire su la bouco
Et mi doumo tamben lei pu pouli pantai.
Ai mihout appéti, mi senti mai de forço,
Descendi lou gibier à la proumiéro amorço ;
Sion counten coumo un rei quand l'a fouesso rasin,
Car vion din chasque gran uno gouto de vin.
Faou dire qu'ai doou bouen, mai souigni la vendumi,
Quand lou ben n'a besoin tout soulet iou l'enfumi.
Per esquicha lou mous sion jamais lou darié...
Et vaquito perque buvi tant voulountié ;
Quand puis n'en prèni troon mi fa vira la testo ,
Alors melli lou tà per counserva lou resto.

Couplet.

Mi foudra prendre gardo
De pas tant m'empéga,
Senso aco la Camardo
Pourrié m'assipa.
Lou Dieou que mi proutejo
Garira moun désaou ,
Mi levava l'envejo
De faire lou maou.

(Parlé.)

Aousi veni quaouq'un.... es bessai Barnabas
Que m'adué de travail, l'ai coumprés à soun pas.

— 51 —

SCÈNE IX.

BARNABAS, LE MEUNIER, LE RÉMOULEUR.

(Le meunier marchant avec peine est soutenu par Barnabas.)

BARNABAS.

Vous sias-ti ren roumpu, digas-mi leou, coumpaire ?

LE MEUNIER.

**Mi senti plus qu'un paou de doulou d'aqueou caire
Auès pas dire aoumen que l'ai m'a debaoussa.
Aro lou maou es pres, voueli plus li pensa.**

BARNABAS.

**D'aqueleis animaou sabi l'acoustumanço,
Vous mandoun dins un biau per cerca troou d'eisanço ;
Se lei roumpias de coou marcharien pas pu plan.
Lou camin serie lis coumo un paoume de man
Que s'embarbouiharien aou mitan dei baragno.**

LE RÉMOULEUR.

Maougrabiou sié de l'ai que douno tant de lagno.

LE MEUNIER.

**Mespresès pas moun ai, v'ouvissès, l'amoulé !
L'aviou leissa larga su lou bord doou coulé,
Anaviàm chinchérin nouestro pichoto routo
En sounjan que ben leou pourriàm beoure la gouto ;
Vaquito que subran lou senti reguina.
Et dins un vira d'ueil, senso m'en avisa,
Aou mitan doou draioou piqui dei quatre féri.**

BARNABAS.

Ren que de vous oousi mi pren lou trebouleri.

LE RÉMOULEUR.

L'a que lei darnagas que toumboun coumo acò,
Se l'ai m'apartenié li roumpriou lou cocò.

BARNABAS.

S'èro esta pu soumès eis ordre de soun mestre,
Vous serias espragna tout aquel escooufestre.

LE MEUNIER.

N'en voulès à moun ai; vouestrei marri prepaou
Refusoun lou bouen sen en d'aquel animaou.

LE RÉMOULEUR.

Va sabès de lontems : jouine aze, barbo griso,
Lou prouverbi va dit, soun paouro marchandiso

LE MEUNIER.

Resta n'uno, chutè! se l'entendias brama
Levarias lou capeou tant n'en serias charma;
Per provo n'en dirai que quand l'aoubo es levado,
Sa vouas douno lou toun eis ai de la countrado,
Et puis de luen'eh en luen la noto d'amoundaou
Si répèto cent coou jusqu'o per cissavaou;
Tamben quand parlo d'èou, Janet lou troumpétaire
Dit que per soun mestié moun ai farié l'affaire.

LE RÉMOULEUR.

Sabem ce que n'en es, quand croumpas un roussin
Voulès certenamen qu'ague lou gousié fin.

LE MEUNIER.

Lou coumparessias pas eis ai de rafataiho
Que per touto prouvendo an ren qu'un paou de paiho;
Es testar, va sabem, mai dedin nouestre oustaou
Se vesias nouestre accord segu vous farié gaou.

**Vous assuri que l'ai , ma frumo eme ma fiho
Fourmam din lou moulin la pu bello famiho.**

BARNABAS.

**D'abord que de vouestre ai vous fasès tant jabò ,
Tenès-lou pu sarra quand fa seis estrambò.**

LE REMOULEUR.

Vous erias alisca per faire un tant beou viagi.

LE MEUNIER.

**Ah ! se m'aguessias vis dedin moun équipagi
Nous aourias remarqua tant luen qu'aourias pouscu.
L'ai caminavo fin et iou l'èri dessu ;
Seis ooureiho tenien drecho coumo de bano,**

(A Barnabas.)

(Reprenant.)

**Longuo coumo lei tiou ; l'aviou mes la cooussano
Quei joio de l'endré mi gagné l'an passa,
Eme de ferri noou l'aviou ben fa cooussa.
— A mei soulié tamben manquavo pas sarraio. —
Dessouto lou mentoun li pendi la sounaïo
Que croumperî per eou l'aoura vué jour deman :
Qu l'aourié vis ensin l'aourié trouva charman !
Li manquavo pas ren ; per l'estaca la bardo
L'aviou mes de boutoun gros coume de coucardo ,
Et coumo èro matin , per boueno precooutien ,
Aviou de ce que faou garni soun eissarien.**

LE REMOULEUR.

**Si soun que per acò jamai serès en faouto.
Rendem pas , moun ami , la bedèno malaouto ,
La pepido souven fa vira lou cadran ,
N'a proun d'un marrit ai per aganta maran.**

LE MEUNIER.

N'en voulès à moun ai seloun vouestre lengagi.

BARNABAS.

Lou faou pas troou loouza , s'en trovo de pu sagi.

LE MEUNIER.

M'avès doun pas compres, vai proun dit, noum de sort!
A v'entendre parla serié l'ai qu'aourié tort.
Vous vai ben espliqua : la brido m'escapavo ,
Tout de long doou camin moun bidet saoutejavo ,
Si viravo d'eici, si viravo d'eilà ,
S'arrestavo subran d'un er tout treboula...
Et vaqui coumo va que siou tomba d'esquino.

BARNABAS.

Retournas aou moulin acò vous fara ben ,
Espèras lei vesin , partirem tous ensem ,
Et din lou tem , Coumpaire, adurai ma farino.

LE RÉMOULEUR.

Iou vaou passa davan ; tout en camin fasen .
Avan que d'arriba gagnarai quaoucarren.

(Il prend sa meule et sort par la droite. Le meunier et Barnabas montent au moulin.)

SCÈNE X.

FLOURET , seul ,

AIR.

Vèni d'ouusi
Su lei coulino
Un chant pouli
De vouas divino .

Vèni d'ousi
Un chant pouli,
De vouas divino
Que m'an ravi.

1^{er} Couplet.

Tant dous ramagi
Que m'enchanta,
Vouestre lengagi
Din lou villagi
S'es répéta ;
Aou grand messagi
Qu'avès crida,
Lei roumavagi
Si soun fourma,
Ai moun bagagi
Tout prepara
Per lou voyagi,
Farai hooumagi
Aou nouveou na
Que dien tant sagi.

2^e Couplet.

Din la campagno
Moueri de fret,
L'esfrai mi gagno
D'estre soulet
Senso coumpagno.
Dieou tout puissant !
Degun m'entende,
La pouu mi rende
Coumo un enfant.

Douço esperanço !
Aousi de bru ,
Oh ! ben ségu
Quaouqu'un s'avanço ;
L'ami Noura
Vers iou s'empresso ,
Soun allégresso ,
M'a rassura.

Vèni d'ousi , etc.

SCÈNE XI.

NOURA , FLOURET.

(Noura est arrivé , par la gauche , vers la fin du couplet.)

FLOURET.

Voudriou ti faire part de l'ardour que m'enflamo
Mai su d'un taou bouenhur mi viés quasi doutous.

NOURA

N'en poués estre assura , Flouret , siam troou hurous ,
Pouédi pas counténi la joua qu'ai din moun amo.

FLOURET.

Alors digo m'un paou tu que , dei beou proumié ,
As sachu ce qu'eici leis Angi venien faire ,
Es ben à Bétélem qu'aquel enfant , pecaire !
A miéjo nué souena su la paiho neissié ?

NOUBA.

**Crei-ti ce que ti diou , n'aouras plus gés de lagno ,
Eme n'aoutrei ben leou saouras la verita.**

FLOURET.

**D'abord qu'acò va'nsin , anem din lei campagno
Per va dire ei bergié que va saboun pa'nca.**

Couplet à deux voix.

**Bergié , veici l'hurous moumen
Qu'anam parti per Bétélem,
Faou si mettre en vonyagi,
Venès, bergié, touteis ensem,
Partem per lou villagi.**

Venès ,

Courès ,

Partem per lou villagi.

(Ils agitent leur chapeau en signe d'appel.)

SCÈNE XII.

**LES PRÉCÉDENTS , TISTET , MEISSEMIN ,
GOUSTIN.**

(Ils arrivent chacun d'un côté opposé.)

Couplet.

TISTET.

**Qu'es tout aqueou ramagi
Qu'entendi tant matin.**

NEISSEMIN.

**Jamai din lou meinagi
S'èro fa tant de trin.**

GOUSTIN.

**Qu saou qu'es arriba
Pourrias pas nous v'apprendre ?**

FLOURET,

**A mièjo nué Jésus es na,
Din Bétélem l'anam trouva.**

(Ensemble.)

Partem sen plus attendre. (Bis.)

NEISSEMIN.

**Flouret, es ben ségu, digo, nous troumpès pa ?
De tout ce que nous diés nous viés fouesso estouna ;
Sabés, d'un tour parié n'aourié pas de que rire,
L'anarem eme tu, si fîsam à toundire.**

FLOURET.

**Escoutas, meis ami, faou pas que lei jouven
Vagoun toutei soulet visita Bétélem,
Leissem pas coumo acò lei douyen doou villagi,
Quand leis aourem crida si mettrem en vouyagi ;
Mi semblo que lei viou seran toutei candi,
Mai coumprendran ben leon tout ce que l'aourem dit
Et va repetaran din toutei lei bastido :
Ensin, tardem pas mai, coumencem per Roustido.**

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CHICOLET, puis le
BOHÉMIEN.

CHICOLET.

Bouen jour, bravei moussu, dounas mi quaoucaren.

NEURA.

(Aux bergers.)

(A l'enfant.)

Nous prend per de moussu ! que voués que ti dounem ?

CHICOLET.

Ce que v'agradara, de pan vo de pitanço :
Despuï d'ahier aou sero avem ren din la panso.

TISTET.

Alors siés pas soulet ?

CHICOLET.

Cresès ce que vous diou,
Moun paire qu'es eila va dira coumo iou.

LE BOHÉMIEN. *(Avec emphase.)*

Siam de paourei booumian que doou matin aou sero
Predisem en cadun lou bouenhur que l'espero ;
Vous direm en doui mot tout ce qu'arribara ,
Per naoutrei din leis er l'a plus ren de sarra ;
Apprendrès per cinq soon vouestro boueno fourtuno.

(Pendant le récit du Bohémien, les bergers sont ébahis, et Chicoulet passant derrière eux, dérobe, dans le paquet de chacun, des objets qu'il va cacher dans un coin de la coulisse du dernier plan. à gauche.)

GOUSTIN.

Se nous saou devina ce que fan din la luno ,
Mi semblo qu'es pas chièr.

FLOURET.

Veirem acó pu tard :
Revihem lei douyen car seriam en retard.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, une foule de BERGERS accom-
pagnés du TAMBOURINAIRE.

Ronde.

Siam vengu touteis ensem
Per reviha Roustido ,
Siam vengu touteis ensem
Anam en Bétélem.

UN BERGER.

Roustido , lèvo-ti ,
Nous fagués pas languí.

UN AUTRE BERGER.

Oouvise lei jouven ,
Préparo toun presen.

Reprise. — ENSEMBLE.

Siam vengu touteis ensem, etc.

(Les bergers frappent bruyamment à la porte de Roustide.)

Roustido , levas-vous, saoulas doou lié , fès leou.

ROUSTIDO (*A sa fenêtra.*)

Despui d'uno houro aoumen mi roumpès lou çarveou ,
O quintei regala ! sias uno ribambello ;
Segu l'a pas mouyen de plêga la parpello ;
Digas ce que voulès que mi vagui couca.

TISTET.

Roustido , pensès pas d'ana vous repaouva ,
N'an dit qu'à Bétélem èro na lou Messio.

ROUSTIDO.

Veiriou-ti s'accompli la santo prouphétio ?
Un tal avenamen poou pa'ncaro arriba ;
Anas piqua pu luen car iou vous crèsi pa.

(*Il rentre.*)

TISTET.

(*Criant.*)

Lou leissem pas dourmi. M'aouzès, meste Roustido ?

(*Ils frappent encore tous à la porte.*)

ROUSTIDO (*Reparaissant à la fenêtra.*)

Se piquas un paou mai mi roumprès la bastido :
Lou Messio proumès à nouestrei signe grand
Neissira, cresès-mi , parmi lei gen puissant
Et vendrié pas souffri dins un paoure meinagi.

GOUSTIN.

Anarem senso vous li rende nouestre houmagi.

ROUSTIDO.

Restas encaro un paou , pas tant vite , escoutas .
Digas-mi per qu soun lei presen que pourtas ?

NOURA.

Roustido , eme plesi vous anam salisfaire ;
Si trouvam fouesso hurous de pousqué vous coumplaire :
Soun per lou fiou de Dieou qu'es na din Bétélem ;
A per eou la bounta , la douçour en partagi ;
Ven saouvà l'univer , ven nous faire de ben ,
A choousi per acò nouestre paoure villagi.

ROUSTIDO.

Serié-ti ben vrai ?

UN BERGER.

Roustido , es ben ségu.

ROUSTIDO.

Oh ! li vaou , meis enfans , m'avès tout esmoougu.

(Il rentre et ferme la fenêtre.)

FLOURET.

Aro qu'es averti caminem de pu bello ,
Roustido saoura proun repêta la nouvello.

(Pendant la scène qui précède, les Bohémiens, mêlés dans la foule, se livrent à leurs rapines et se tiennent ensuite dans le coin gauche du théâtre, de manière à pouvoir rester en scène après le départ des bergers.)

CHŒUR.

O jour lou pu beou de la vido !
Moumen tan désira ;
De Dieou la proumesso es remplido ,
Per nous rachéta
Lou Messio es na ;
Anarem l'adoura.

A la célesto harmounio
Nouestrei vouas s'uniran ;
De la pu douce melodio ,
Leis er si rempliran ;
Leis écò si respoundran ,
Toutei lei valloun retentiran
Doou bru de nouestrei chant.

*(Tous les bergers sortent par la droite, répétant, en diminuédo,
les dernières phrases du chœur.)*

SCÈNE XV.

LE BOHÉMIEN, CHICOULET.

*(Après la sortie des bergers, Chicoulet va prendre dans la coulisse
du fond, à gauche, les objets qu'il a dérobés et les montre au Bohé-
mien.)*

CHICOULET.

Paire, alucas un paou , poudem faire calèno ,
En buven quaouquei coou remplirem la bedèno ,
Faou si pensa pereou que siam encaro à jun ,
Et s'avan d'arriba rescountraviam degun
Mi senti pas d'ana jusqu'aou bout doou voyagi :
Ensin , sié coumo sié vaou reprendre couragi.

(Il boit et passe le flacon au bohémien qui boit aussi.)

LE BOHÉMIEN.,

Foudra pas si mescla parmi certenei gen
Que semblo qu'en nous vian li manquo quaoucarren ;
Nous fan , à trento pas , d'ueil que semblon de bocho
Et quand nous an quitta si visitoun lei pòcho

Per qu'aou souleou tremoun degun nous trove mouar
Faou si precontionna contro lou maou de couar.

(Il boit et Chicoulet après lui.)

Farem passa per neil tout ce que pourrem prendre.

CHICOULET..

Lei pastre soun parti , pourran plus nous suspendre .

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

ROUSTIDO seul.

(Il sort de la maison tout jovialement, chargé d'une besace, portant une lanterne et fredonnant le dernier refrain des bergers.)

Per lou coou siam hureus , anam à Bétélem ,
Aro si que siou gai , pu gai que lei jouven.

(Appelant de tout côté.)

Jaque... Flouret... Goustin,... Roustido vous devanço.
Mai m'an leissa soulet?... Caspi ! lou couar mi danso.

(Le petit Tounin, couché dans l'intérieur de la maison, chante ce qui suit.)

Couplet.

Si passo quaoucarren d'estrangi
Que rende lei pastre counten ;
Mi semblavo d'ousi leis angi
Qu'eroun vengu din nouestre ben.
S'aviou pousen saoupre ce qu'ero
Lei sanfouni doou grand camin ,
V'anariou leou dire à grand'mèro
Et li dounarion bouen matin .

quaoucarren :
canton de Bèze
le pècho.

ROUSTIDO (*Sortant de sa stupéfaction.*)

Aro m'atrovi ben , ô lou brave nistoun !
Mi siou rassegura d'entendre sa cansoun ,
Et d'estre accoumpagna l'oucasien m'es fornido :
Lou coumpaire Jordan sera de la parlido.

(*Il frappe à la porte en chantant.*)

Couplet.

L'ami Jordan saouto doou lié ,
S'agisse d'estre matiné ,
L'a plus ges d'estello ;
Tardes pas mai ,
T'esperarai ,
Vène l'apprendrai
La boueno novello.

JORDAN (*à la fenêtre et en bonnet de nuit.*)

Qu'es aqueou briquetian que piquo adessavaou ?

ROUSTIDO.

Jordan , toum bouen ami ven emé soun fanaou
Ti dire d'ana m'cou per veiro lou Messio :
Lou fiou de Diou es na de la Vierge Mario.

JORDAN.

Leisso-mi din moun lié s'as ren aoutre a counta.

ROUSTIDO..

Jordan , crèse-ti vo , ti diou la verita ,
Se vènes emé iou t'en dounarai la provo.

JORDAN.

Que m'embarqui me tu ? la cavo serié novo ,
Lou tem es pa prou beou per sourti tant matin
Et senti que lou fré mi fa faire gin-gin.....

Lou nas mi coui tout plen , ai lei bouco fregido ,
Ensin , fai coumo ion , vai ti coucha , Roustido.

(Il rentre et ferme la fenêtre.)

ROUSTIDO.

Eh ben ! mi vaqui frès , mi leisso tout soulet ;
S'avieu courru d'aoumen aourieu trouva Flouret...
Car iou sion toujours ben eme la jouventuro.
Mai senti que fa fret , et la sesoun es duro.
Anem , faou mai piqua : Ohè , l'ami Jordan !...

(Il s'écroule très-fort.)

JORDAN (A la fenêtre.)

Vaou abourra lou chin su d'aqueou maoufatan.

ROUSTIDO (Reculant.)

Caspi ! coumo li vas.

JORDAN.

Es mai tu, vièi Roustido ?

ROUSTIDO.

De graci , moun ami ; souarte de la bastido ,
Lou Messio es neissu , leis angi van crida ,
Vène din Betélem , ti sagues plus prega ,
Aloquo un paou d'amoun , lou Ciel fa gaou de veire.

JORDAN.

Roustido , moun ami , coumenci de va creire :
Esperaras un paou que mi fugui vesti ,
Bonto , serai pas long , ti farai pas languir.

(Il rentre et ferme la fenêtre.)

ROUSTIDO.

Couplet.

Que Diou sié bēni !
Aviou quasi perdu couragi ,
Voulié pas vēni ,
Mai soun refus a leou fēni.
Aana em ense ,
Caminareu
Jusqu'aou villagi ,
Vēné leou Jordan
Mi languirai pas tant.

(On entend dans l'intérieur de la maison un grand bruit de vaisselle brisée.)

Pas un charavarin , Jordan , acô's de resto.

JORDAN *(De l'intérieur).*

Ah ! moui Dieou, siou predi, mi siou roumpu la testo.
Per estre puleou lès ai brounca lou taoulié ,
Doou reboun ai piqua dessu l'escudelié.

ROUSTIDO *(Criant.)*

Voudriou ben t'ajuda , mai la pouarto es sarrado.

(A part.)

Vion parti como acô ma bello matinado !

SCÈNE XVII.

ROUSTIDO, JORDAN.

(Jordan arrive clopinant et se tenant les reins.)

JORDAN.

Roustido, mi vaquito.

ROUSTIDO.

Eh ! ben, ti cresiou mourar.

JORDAN.

**Ai begu quaoucarren que m'a durbi lou couar.....
— Per abra lou calen cercavi de brouquetto,
N'en trouvavi pas ges, l'avié que de busquetto,
Moun ped s'es empacha dins un marri coufin
Et siou tounba de mourre aou mitan dei toupio.
M'atrovi ben hurous dedin moun infourtuno,
Car mi siou pas -fa maou.**

ROUSTIDO.

**La countaras per uno :
Se camines d'aploumes tout ce que nous faou :
S'ères gai coumo iou li seriam din trei saou.
— A prepaou, digo-mi, qu'as fa de Margarido .
L'as pas dit de veni ?**

JORDAN.

**Que te dirai, Roustido,
Rounflavo coumo un buou quand m'as destrassouna
Et pensavi qu'alors poudiam ben s'enana.**

ROUSTIDO.

Jordan, va diès de bouen vo ben perdés la testo ?
Réviho ta mouiè, fai que fugue leon lesto ;
Lei frumò sabés ben que faou que vigoun tout,
Ensin, vai la sonena.

JORDAN.

Alors, siam pa'nea'ou bout.
La fumello, crei-ti, si douto de la cavo :
Quand lou gaou doou vesin aou séro à mè cantavo,
M'a pessuga lou bras en me dian : Jordanet,
Aousi lou tambourin doou coumpaire Janet ;
Viou pouncheja lou jour aou travès de la pouarto.
— Se tu vesiès lou jour aquelo serié fouarto,
Li respoundi tout dret, si fem que de coucha :
Se mi leissès dourmi ti leissi pantaiha.
Su d'acò, paoure viei, Guerido s'es virado
Doou cousta de la mastro, et puis s'es ajoncado.
Quand aou bout d'un moumen mi siès vengu crida.

ROUSTIDO.

Vai sonèna ta mouiè pusque siès decida.

JORDAN (Appelant).

Margarido !....

MARGARIDO (A la fenêtre.)

Que voués, mi veici, viei rebaire

ROUSTIDO (A part).

Es un pouli bouen jour.

JORDAN (*Bas à Roustido*).

Aviès ren aoutre a faire
Que de mi counsiha de la faire vèni.

MARGARIDO..

Jordan, pouès parla fouar, bauto, vai tout oousi.
Ai coumprès coumo tu ee qu'a counta Roustido,
Et viès, gros darnagas, que mi sion leou vestido.

JORDAN..

Enregam de boueno houro, avem pan'ca fèni,
Deouriès passa prounnié, Roustido, crése-mi.

MARGARIDO.

Ti prounmetti, Jordan, qu'aouras de mei nouvello.

JORDAN.

Commencés bouen matin de mi cerca querello.

ROUSTIDO (*Bas à Jordan*).

Jordan, enmando-la.

JORDAN.

Frumo, esconto-mi ben ..

MARGARIDO.

Noun, iou t'escouti pas. — En cercan lon calen
Ai pensa millo coou de mi roumpre la testo,
Crèsi qu'aquesto nné vouès juga de toun resto;
M'as desavia l'oustaou, m'as roumpu mei toupin,
L'a que lei maoufatan que fan de cayo ensin;
Aou beou mitan doou soou poudiès mi faire estendre,
Mai si resounarem, bauto, vaou leou descendre.

(*Elle rentre et ferme la fenêtre.*)

JORDAN.

En beou jour coumo v'hui vouéli pas mi lagna,
Se fuguesse pa'cò, m'aouriés vis rebifa.

ROUSTIDO

S'aviam parti subran aouriam fa longo routo
Et t'aouriou fa tasta lou sirò de la bouto.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS. MARGARIDO.

MARGARIDO (*Tenant son calen allumé*).

(*A Roustido.*)

Es tu, garobountem, que cantes tan matin?
Gagnariés fouesso mai de faire toum camin.

(*A Jordan.*)

Et tu, gros estorneou, poués pas lou faire courre?
S'aviam affaire ensem li frutarion lou mourre,
Agantariou subran lou bout d'un gros treicò
Et ti li rasclariou lou dessu doou gigò.

ROUSTIDO.

Caspi! coumo l'anas coumaire Margarido,
Atrovi, per ma fé, que vous sias degourdido,
Et pamen se sabias perque v'ai reviha
Aourias plus, cresès-mi, l'envejo de piqua.

MARGARIDO.

Oouvission de moun lié quand nous roumpiés la pouarto
Per crida coumo as fa cresiés que foussi mouarto.

ROUSTIDO (*Passant près de la vieille.*)

Lou Messio es reïssu faon l'ana visita.

MARGARIDO.

Vai counta tei fanaou m'ount'as acoustoma,
Va sabes, gros palot, conneïssi ta babiho,
En toutei tei prépaou farai la sourdo oouriho.

JORDAN

Margarido, crei-ti que dit la verita;
Leis Angi d'eïssamoun soua vengu v'anounça,
Véné din Bétélem per veire l'acouchado.

MARGARIDO.

De tout ce que mi diës mi viës fouesso estounado.
En vesen la clarta que luse au firmamen
Commenci, moun ami, de creire quaoucarren.

ROUSTIDO.

Coumaire, su lou coou faou si mettre en partenço,
Jusquo din Bétélem farem rejouïssenço
Et coumo lei jouven direm nouestro cansoun.

JORDAN (*A Roustido.*)

Uno ses, Dieou merci, l'ai fa'ntendre resoun.

MARGARIDO.

Mi senti fouesso huroué d'estre de la partido,
D'un taou bounhur, Jordan, siou toulo réjouïdo;
Ai ben sarra l'oustaou, Tounin es enea'ou lié,
Ensin, caminareu toui très de coumpanié.

(*Ils chantent ensemble.*)

Couplet.

Aou fiou de Dieou que nous es na
Anarem faire nouestre hooumagi,
Aou fiou de Dieou que nous es na
Anarem leou si prousterna.

MARGARIDO.

L'ououfrire nouestre couar per pagi.

ROUSTIDO (*A la ricille*).

Eme la dindo de Jordan.

JORDAN.

Pourtem de vin eme de pan.

MARGARIDO (*A Roustido.*)

Et tu dous vo tres bouen froumagi.

Reprise. — ENSEMBLE.

Aou fiou de Dieou que nous es na, etc.

(*Sortir. — La toile tombe.*)

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIÈME.

Adoration des Bergers.

Le théâtre représente l'étable de Bethléem. Au fond, grande porte d'entrée donnant sur la route. Au deuxième plan, à gauche, une échelle conduisant à la paille. A droite, petite porte latérale. Au premier plan, à gauche, la crèche, l'âne, le bœuf, la vierge Marie, saint Joseph et l'enfant Jésus (1). Au lever du rideau, on voit les Anges prosternés en adoration.

SCÈNE PREMIÈRE

UN GROUPE D'ANGES.

UN ANGE.

Couplet.

Salut, enfant divin ! agneau qui viens de naître,
Du plus pur de tes feux brûles-nous en ce jour ;
Comme un astre éclatant ton doux nom va paraître,
Sois à nous sans retour.

(1) Pour la dignité du *Mystère*, ce groupe doit être représenté en effigie.

TOUS LES ANGES.

Divin Jésus, place au cœur de tes anges
Ton saint amour, comme un rayon de miel :
Allons partout publier tes louanges.
Hosanna ! Gloire au ciel !

(Les Anges disparaissent.)

SCÈNE II.

LE VALET D'ÉTABLE.

(Il paraît en haut de l'échelle tenant une lanterne allumée.)

Es dit qu'aquesto nué pourrai pas repaouva,
L'a toujours quaoucarren que ven mi fa leva.
S'es cossi fouesso bru dessavaou din l'estable.
— De descendre enca'n coou l'a pas ren d'agréable.
— Pamen, pusque va faou viguem leou ce que n'es.

(Il descend de l'échelle et regarde au fond et à droite.)

Vesi ren, l'a degun ? Per lou coou soiu suspres. . . .

(Il se retourne du côté de l'enfant Jésus.)

— Tè ! mai qu'es tout eicò ? La poulido famiho !
O Dieou, lou bel enfant, es uno meraviho,
Es beou coumo un souleou ! .. — Naise m'en souven ben.
Ai vis aier aou séro aquelei paourei gen
Que cercavoun pretout quaouqu'un de caritable
Per pousque si louja... — L'a songu din l'estable

Maougra lou marri tem entrepouva l'enfant...

**— De veire tout acò mi fa bouhî lou sang
Et moun treboulimen es pas senso mystèri :**

(Lèuant les yeux au ciel.)

Eclaras-mi , moun Dieou , car es en vous qu'espèri.

(Les enfants heurtent violemment, en dehors, à la porte latérale.)

VOIX INVISIBLES.

Què dias ! houu de l'houstaou ! Darbès subran , holà !

LE VALET D'ÉTABLE.

**Acoto es piqua fin , vaou leou despastèla ,
Bassèloun de maniéro à si faire còmprendre,
Et pusque soun pressa lei faguem plus attendre.**

(Il se courbe.)

SCÈNE III.

**LE VALET D'ÉTABLE , les enfants JEAN ,
DOMENIQUO et TOUNIN.**

JEAN.

Vous saou moun complimen , l'ami , sias degaja...

DOMENIQUO.

Digas-nous , lou messio es eici qu'es louja ?

TOUNIN.

**Eh ben ! iou , meis amis , viou déjà lou miracle...
Aro que nouestro joie serove plus d'oustacle ,**

Faguem retenti l'er doon bru de nouestrei chant
En ooufren nouestrei couar en d'aqueon sant enfant.

Couplet. — ENSEMBLE. — (A genoux.)

Grand Dieou que , su la duro ,
Sias vengu paouramen
Saouva la créature
De soun avuglamen.
Ah ! din vouestro souffranço
Veilhas su nouestro enfanco ;
Grandirem eme vous :
Signour prontejas-nous. *Lis.*

(Ils se lèvent.)

LE VALET D'ETABLE.

Lou ciel per vouestro vouas ven d'eslara moun amo :
Vous leissi , meis amis, lou travai mi réclamo,
Mai davan que parti, Tounin , digo m'un paou
Coumo va qu'as sachu que dedin nouestre oustaou
Venié de si passa de tant poulidei cavo ?

TOUNIN.

Aou mitan de la nué, coumo lou gaou cantavo,
Entendion de moun lié lou soun doon tambourin :
L'avié fouesso de bru doon cousta doon camin
Quand Roustido es vengu faire léva grand-pèro ;
Si cresié que dormion , mai sabiou ben ount'èro :
L'a dit : lou fiou de Dieou es na din Bétélem ,
L'anarem toutei dous , préparo toun presen...
Et puis eme grand-mèro an pres se m'en rappello
Dedin lou galinié la dindo la pu bello ;
Coumo n'en doutarion , l'ai oousido canta !
Alors esten soulet , oon soun ai leou saouta ,

**Ai rempli mou panié de nose me de panso .
Siou ana réquéri mei coulèguo d'enfanço
Et jusqu'eici toui très avem ben courregu...
Lei pastre soun darié, ben leou seran vengu.**

LE VALET D'ÉTABLE.

**Tounin, ti remarcion, ce qu'as dit mi countento .
Faou béli lou Signour car plus ren nous tormento.**

(Il remonte à l'échelle et disparaît.)

SCÈNE IV.

LES TROIS ENFANTS, MICOURAOU, MATHIOU.

MICOURAOU.

**Nous vaquito arriba, Mathiou ti lagnes plus,
Anem si prousterna davan l'enfant Jésus ;
En ouffren nouestrei doun à la viergi Mario
Adourarem toui dous aqueou divin Messio.**

Couplet à deux voix.

**Enfant de la vierge Mario,
Doou sound doou couar vous adouram ;
Lei proumié, ô divin Messio !
A vouestrei ped si prousternam.
Maougra vouestro grando feblesso
Avès vougu nous visita
Per nous apprendre la sagesso
Et nous prêcha l'humilita.**

(Après avoir fait leur adoration, les bergers se rangent en ordre et dans une posture modeste. Ils doivent laisser libre le devant et le milieu de la scène. Cette règle doit être suivie jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE V.

**LES PRÉCÉDENTS, FLOURET, ROUBIN, JAQUE,
CHIQUET, MEISSEMIN, TISTET, GOUSTIN,
BARNABAS, LE MEUNIER, PLUSIEURS AUTRES
BERGERS, ACCOMPAGNES DU TAMBOURINAIRE.**

FLOURET.

Eici vian s'acoumpli la famouso nouvello
Que prochi nouestr'hameou l'Angi nous a prédi.
Si souvendrem toujour que fugueriam ravi
D'oussi degoubiha de paraoulo tant bello.
Doou grand libérateur adoarem la bounta,
Célebrem soun amour per de chant d'allégresso ;
Pusque siam devengu l'ouujè de sa tendresso
Abeissem nouestrei front davan sa majesta.

CHOEUR.

O Dicou que venès su la terro
Per rachéta vouestreis enfant ;
Per soulaja nouestro misèro
Vous abeissas jusqu'aou néant ;
Dounas-nous din vouestro souffranço
Un gagi de vouestro bounta ,
Et qu'aou jour de vouestro puissanço
Nous placès din l'Eternita.

JAQUE (s'adressant aux bergers).

De pretout mi disien : siès fouèle, m'ounte vas ?
Jaque crèse-ti ben que vas perdre tei pas ;

**Li pensès, gros palot , ségn l'as demargado,
Pourras pas, moun ami, faire aquelo estirado,
Poués pas ti figura coumo es long lou camin
Que meno à Bétélem.**

LE MEUNIER.

Aviès pres loun saoumin ?

JAQUE.

**Nani l'aviou pas près, aviou ben talo affaire
Que d'ana m'empacha de l'aze de moun paire ;
Voulion vite arriba per veire lou pichoun ;
Ai travessa de plan , de couelo, de valoun ,
Anavi per camin en cridan de tout caire ,
Saoutavi de vala , tombavi su de baou ,
Mai mi siou ren roumpu , n'ai tant que mi n'en faou ,
Vèni san et gaihard aou bout de moun vouiagi,
Et pusque viou l'enfant que ven gari tout maou
Mentornarai counten din moun pauvre villagi.**

LE MEUNIER (à genoux).

Couplet.

**En oousen la bello crido
Que leis Angi nous an fa ,
Avem quitta la bastido
Per veni vous adoura .
Nouestrei vesin
Fasien de trin
A nous roumpre l'oousido ;
Aro que n'avès racheta
Siam touca de vouestro bounta :
La paouréla, l'humiliéla,
A l'avéni nous charmara.**

BARNABAS (à genoux).

**Va sabès, ô moun Dieou, siam de paourei peisan
Priva d'un paou de ben, priva d'un paou de scienco.
Dooû found de nouestré couar eici vous demandam
Lou travai, la santa, lou beou tem, la patience.
Dooû fué de vouestre amour voulem estre embrasa,
Mandas-nous la sagesso et la prouspérité.**

JUSTET ET GOUSTIN (à genoux).

Couplet à deux voix.

**Vous adouram, divino créature !
Vous, lou proumié deis enfant doou Signour,
Que per saouva nouestro fèblo nature,
Dooû marri tem enduras la rigour.
De nouestre couar l'amour senso mélangi
Per vous soulet sera toujours brûlan :**

CHOEUR.

**Per imita lou chur de vouestreis Angi,
Vou's adouram.**

NEISSEMIN (à genoux).

**D'un couar amistadous, vous saludi Mario,
Reino doou paradis et maire doou Messio,
Qu'avès souffler lou fret d'un hiver rigourous.... ;
Et vous, moun bouen Jésus, venès nous rendre hurous :
Dooû pu beou dei jardin sias la flous espendido,
Sias la sourço doou ben, lou mestre de la vido ;
Eme nouestrei présen, recébès nouestre amour ;
Jusqu'au dorié moumen vous bénirem, Signour.**

CHIQUET (présentant un agneau).

Couplet.

Recebès moun hooumagi,
O Dieou de majesta !
Moun couar senso partagi
Vous sera destina.
Aquest'agneou que v'ai pourta
Et l'imagi de la bounta,
De la tendresso.
De la feblesso
Qu'a vouestre couar per nous aima,
Et se voulem vous imita
Lou bouenhur nous manquara pa (bis).

LE TAMBOURINAIRE.

Despui longtem déjà lou rabin doou villagi
Nous disié toui lei jour meis enfant fuguès sagi.
Lou Messio vendra repara nouestrei maou.
Neissira paouramen entre dous animaou,
Preparas vouestrei doun per aqueou jour de festo.
— Naoutrei va cresiam pas, aviam marrido testo ;
Mai quand aquesto nué, tout prochi doou troupeou
S'es ousi publia lou mystèri nouveou,
Ai près moun tambourin, mi siou mès en cadanco
Per veni jusqu'eici regala l'assistanço.

(Il jone un air sur son tambourin.)

ROUBIN.

Couplets.

Mi souven qn'aoutreifès m'an parla d'un Messio
Que din nouestre peïs vendrié nous visita ;

Lei rabin v'an prédi suivan la prouphétio ,
Un Dieou nous es neissu rempli de carita (bis).

Refrain.

D'ounte ven, ô moun Dieou, lou bouenhur que ressent
Din lou found de moun couar, en aquestou séjour ?
Davan vouestro grandour en tremblant mi presenti ,
Pouédi pas devina s'ès d'esfrai vo d'amour.

Mi crésiou malhurous din ma paouro famiho ,
Mai vesi que Jésus aime la paouréta ;
Su la paiho d'un jas l'avès mès, ô Mario !
Din moun lié ben caoudet leissa mi l'empourta (bis).

Refrain.

D'ounte ven, ô moun Dieou, etc.

SCÈNE VI.

LES PRÉCEDENTS . LE RÉMOULEUR.

(Il s'arrête au milieu de la scène, tourné vers l'enfant Jésus.)

A la fin mi veici, crési qu'es pas de glori...
Se vouliou, bravei gen, vous counta moun histori,
N'aouriou per barjaca trei jour senso escupi.
A forço de marcha moun ped s'es enrampi,
Bessai que pourrai plus faire vira ma rodo....
Se tastavi lou vin ?.... La besougno es coumodo
Quand pouédi tant sié paou refresca lou siblet ;

(Il boit.)

Senti qu'acò d'aqui renforço lou pognet.

**Davan lou Sant Enfant farai provo d'adesso,
Faou leou si mettre en trin, vesi que lou tem presso.**

(Il prépare sa meule, prend un couteau et travaille en chantant.)

Couplets.

**Doou gagno-péti aousès l'aventuro :
A nué per camin
Rescountri moun vèsin,
Mi dit : l'amoulè, voués faire caturò,
Senso mai de tem
Courre vers Bétélem ;
Aqui troubaras fouesso cambarado,
Bergiéro, bergié,
Que soun ben matinié.
Su d'un paou de fen veiras l'acouchado
Que dins un cantoun
A mes soun enfantoun.
Bijjjjjj....**

Refrain.

**Viro ma poulido,
Viro toujours ben,
Ti devi ma vido,
Mei jour de beu tem :
Tèni lou couar gai, faire la partido,
Beoure quaouquei coou, mèna boueno vido,
Vaqui lou plési
Doou gagno-péti. } bis.
Amouéli couteou
Et ciseou.**

**Lou travai pressa jamai mi charpino,
Per gagna de soou**

L'ouvrié fa ce que pouu ;
Passi leis ooutis su ma peiro fino ,
Es lou soulet ben
Que mi rende counten.
Quand Jésus es na l'a plus gés de lagnò,
Aro, Dieou merci,
N'ai plus gés de souci ;
Foudra mai deman si mettre en campagno ,
Quand vendra iou jour
Anarai fa moun tour.
Bijjjjjjjj.....

Refrain.

Viro ma poulido , etc.

(Il va se ranger dans le coin de l'avant-scène, à droite.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS , ROUSTIDO , JORDAN ,
MARGARIDO.

(Ils arrivent en chantant.)

Couplet.

(Ensemble.)

En intran din d'aqueou sant estable .
O bergié , que bouenhur n'es douna ,
Li vésem un enfant adourable :

JORDAN , seul.

Gloiro , gloiro aou Dieou que nous es na .

(Parlé.)

Roustido, as plus d'aren, **Margarido**, couragi.

(Ils chantent ensemble.)

Gloiro, gloiro au Dieou que nous es na.

ROUSTIDO.

Nous veicito à la fin de nouestre long vouiagi.
Approcho-ti d'eici, regardo aquel enfant :
Creiras un aoutre coou ce que ti diou, **Jordan**.

JORDAN *(A la vieille)*.

Seriam esta proumié senso tu, boueno voio,
Pourrem pas si vanta d'avé gagna lei joio.

MARGARIDO *(A Jordan)*.

Se siés long coumo tout, mai sagués gès de bru
Que toutei leis jouven nous an leis ueil dessu.

ROUSTIDO.

Va vesés, bouen **Jordan**, touto la jouventuro
Es vengudo en courren dins aquestou sant lué.
An pas fouesso cregnu de véni, din la nué,
Saluda touis ensem l'aoutour de la naturo.

MARGARIDO *(à Roustido)*.

Pouédi ti remarcia de m'agué fa véni.

JORDAN.

Ti troumpés, **Margarido**, es iou que ti v'ai di.

MARGARIDO.

M'en souvèni fouar ben, ti disî qu'es **Roustido**.

JORDAN.

Es iou que t'ai souéna, souven-t'en, Margarido.

ROUSTIDO.

Escoutas-mi toui dous, entendès la resoun,
Se cridas un paou mai fès ploura lou pichoun.

MARGARIDO (*A Jordan*).

Ti disist qu'es pas tu.... Mi fas prendre coulèro ;
Mai mi la pagaràs, aousés, vici caratèro ;
Sabi ce que m'as fa tout de long doou camin,
Vouliès marcha soulet coumo lei galoupin.

Trio des Vieux.

JORDAN.

Soul. { Aro que siam din l'estable
Fagués plus ta renarié ;
Aqueou pichot tant eimable
Bessai que si lagnarié.
Sabès que siés pas poulido
Despui qu'as plus ges de den ,
T'en voudrion touto la vido
Se lou rendiès macu counten.

MARGARIDO.

Jordan siés pas fouesso eimable
De m'agué leissa darié.
Aimés plus ta Margarido ,
Va vési despui lontem ;
Per ti faire me Roustido
As fugi lei bravei gen.

ROUSTIDO.

Fès un trin abouminable
Eme vouestrei renarié.
Et vous, misè Margarido ,
S'èro pas qu'un Dicou mi ten ,
Farias pas tant la marido
Davan d'aquel inoucen.

JORDAN (A genoux).

A la fin de meis an , dei souci , doou mal-estre ,
Qu m'aourié dit qu'un jour veirieu moun divin mestre
Parmi de Pastoureou établi soun séjour ;
Aviou pas merita de li faire ma cour ;
En maoudissen perfès lei jour de ta vieihesso
Aviou mescouneissu sa divino tendresso.
O moun Dicou , pardounas à moun esgaramen ,
Recebès, bouen Jésus, aqueou paoure presen ,
(Il offre un dinde.)
L'ai pourta jusqu'eici per vous n'en faire hooumagi ,
Prenès aoussi moun couar senso gès de partagi.

Couplet.

Din ma jouinesso maou remplido
Fasiou touto sorto de maou ,
Passavi tristamen ma vido
Senso bouenhur, senso repaou.
Aro en adouran vouestro enfance
Senti reneisse lou bouenhur et l'espérance.

(Il va s'asseoir sur un escabeau placé à la gauche de l'enfant Jésus.)

MARGARIDO (A genoux).

Signour, despuis lou jour que si siam marida ,
Doou matin fin qu'aou soir fasem que creniha ,

De longuo s'enrabiâ , si sem toujour la guerro,
Es pas rare, moun Dieou , de nous veire en coulèro.
Jordan . doou gros pegin mi dit tout ce que soou ,

(Agitation de Jourdan.)

Fa ren que repépia quand va pas coumo voou;
Dévesso tout l'oustaou , mi roumpe la tarraiho.
Tamben mai que d'un coou va coucha su la paiho.
Mai vous, moun bouen Jésus, per vouestre avenamen
Esperi que ben leou fénirès moun tormen
Et que per souvéni d'aquestou sant estable
Rendrès à l'avéni Jordan pu resounable.

Complet.

O Jésus , mestre de ma vido ,
Siou prousternado à vouestrei ped .
Rappelas vous de Margarido
Qu'es au coumble de sei souhet.
Aousès, Signour, l'humblô prièro
Qu'eici vous faou d'un couar counten :
Quand fénirem nouestro carrièro
Recebès nous toui dous ensem *(bis)*.

(Elle va s'asseoir sur un escabeau à la gauche de Jourdan.)

LE PETIT TOUNIN.

Bouen jour, grand pèro.

JORDAN.

Mai.... Tounin, qu vous a di
De veni tout soulet ? Sabès qu'es pas pouli ?

TOUNIN.

Siou pas vengu soulet.

MARGARIDO.

A toujours sa répliquo.

TOUNIN.

Siou ana reviha Jean eme Domeniquo
Et siam vengu toui très veire lou bouen Jésus.

JORDAN.

Sias vengu toutei tres?... Que vous arribe plus.

MARGARIDO.

Mai aviou ben sarra!....

TOUNIN.

Ai saouta la muraio.

JORDAN (*Se levant*).

Acoto es beou! S'avias roumpu lei bellei braio?

ROUSTIDO (*Protégeant Tounin.*)

Qu'acò fugue fèni, Jordan, as proun réna;
Tounin, agués pas pouu, vai-t'en, siés pardouna.

(*Roustido s'asseoit sur un escabeau, à droite de l'enfant Jésus.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE BOHÉMIEN, CHICOLET.

CHICOLET (*Sur le seuil de l'étable.*)

Moun paire, suivirem pu tard nouestre vouiagi.
Crèsi qu'eici dedin l'a quaouque roumavagi;

S'es ousi fouesso chant, tout lou mounde es counten,
Vènès, poudès intra, gagnarem quaoucarren.

(Ils entrent.)

LE BOHÉMIEN.

Chicoulet, as resoun, anam faire caturo,
La vido cade jour n'en deven que pu duro,
Ensin faou coumença.

(Ici une scène muette s'engage entre le Bohémien et les Bergers qui font cercle autour de lui et lui cachent la vue du Sauveur. Le bohémien tend la main et reçoit quelques pièces de monnaie, dont il paraît satisfait ; il examine ensuite la main de chaque berger et semble leur prédire la bonne aventure. Pendant ce temps la musique joue l'air : *Naoutrei siem de Bouumian*, après quoi le Bohémien continue ainsi.)

Aoumen fuguès discret,
Su tout ce que v'ai dit gardas ben lou secret,
Veirès leou s'acoumpli vouestro boueno fourtuno.

JORDAN (*A part.*)

Aquelei paourei gen proumenoun din la luno,
Lei voueli resouna.

(Au bohémien.)

Digas m'un paou, l'ami,
Sias-ti ben assura de tout ce qu'avès di?...
— Vouestre poudé troumpur n'es qu'un paoure manègi.
L'a que de vanita din vouestre sorcelègi;
Cresem plus ei sorcié despui que Dieou es na.....
A sei ped, malhurous, venès vous prousterna;
Din lou camin doou ben que chascun vous countemple
Et d'un bouen repentì dounas eici l'ezeemple.

SCÈNE ~~XI~~. IX

LES PRÉCÉDENTS, L'AVEUGLE, SIMOUN.

SIMOUN.

**Paire , seguissès-mi , dounas-mi vouestro man ,
Vaou vous faire plaça prochi lou Sant Enfant ;
Oh ! se vésias seis ueils lusoun mai qu'uno estello ,
Coumo l'or lou pu fin sa chaveluro es bello ,
Mi regardo tout plen et sa bouco mi rit.**

L'AVEUGLE.

**Taiso-ti, moun enfant , bouto , m'en as proun dit ,
Souffrissi talamen que poues pas ti va creire.
Moun Dieou, m'avès priva doou bouenhur de vous veire.
Mai vouestro Majesta s'espandisse din iou :
Es vouestre voulounta , Signour , et noun la miou ;
Recouneissi din vous l'aoutour de la naturo ,
Aqueou qu'aou malhurous pouarge la nourrituro ,
Que per mi sa gagna lou céleste séjour
Din la pu soubro nué m'a jita per toujours.**

(Pause.)

(Il ouvre les yeux en poussant un cri.)

**Mai.... mi troumpariou pas?... serié-ti ben possible?
Mi semblo que li viou , lou miracle es sensible !
Oh ! que de gen eici que pareissoun hurous .
Jouissoun davan Dieou doou bouenhur lou pu dous.**

(Il regarde Chicoulet fixement.)

**Mai qu'es que viou . Signour , n'es-ti pas un miragi ?
Doou pichot Syphourian semblo que viou l'imagi.**

Viro-ti, moun enfant, leisso-mi ti gueira :
Digo-mi..... de qu siés ?...

(Le Bohémien prend Chicoulet par la main et fait un mouvement de sortie.)

JORDAN *(Le retenant.)*

Faou pas si retira.

LE BOHÉMIEN.

M'empacharès beleou.

JORDAN.

Avès l'er de v'escoundre .

Ei questien que l'an fa l'enfant pouu pas respoundre,
Ven à vous de parla.

(Le Bohémien garde le silence.)

L'AVEUGLE *(Avec émotion.)*

Es vouestre lou pitoué ?

L'avès-ti caressa, plega din lou maioué,
Quand de sa paouro maire empourtavo la vido ?
Tout mi dit ques lou miou, lou sang aou sang si guido

CHICOLET *(Au bohémien.)*

Paire, respoundès-li, mi vias aou desespouar,
Pouedi pas reteni mei batimen de couar,
Quaoucarren d'estrangié que sabi pas coumprendre
Mi trebouelo l'esprit. Pouedi pas mi defendre
D'un sentimen d'amour per l'home que mi voou.

LE BOHÉMIEN.

Se mi foulié parla n'en diriou bessai troou,
Ensin mi taisarai de pouu d'une esparado :

(Repoussant Chicoulet.)

Poués l'ana, Chicoulet, se la cayo t'agrado.

CHICOULET (Au bohémien.)

**Aro que m'en souven , bessai qu'aourai coumprès
Perque mi voulias plus : sias un paire d'esprès !
Vous quiti su lou coou , passi de l'aoutre caire.**

L'AVEUGLE.

Despacho-ti , moun fiou , vène baisa toun paire.

(Ils s'embrassent avec effusion, puis ils tombent à genoux).

**O merci , bouen Jésus , merci de tant de ben ,
Aro pouedi mourir car desiri plus ren.**

(Les deux frères s'embrassent.)

Chœur.

**O Rei de Glori ,
Vouestro bounta nous a charma ,
O Rei de glori ,
Faou vous aima.
D'uno tant bello nué gardarem la memori .
Nué de bouenhur qu'pourrié t'ouublida.
O Rei de glori ,
Vouestro bounta nous a charma.
O Rei de glori ,
Faou vous aima.**

(Le bohémien, solo.)

**Din vouestro enfance
Brihas déjà coumo un souleou,
Din la souffrance
Sias toujours beou.
D'un sincère retour vous douni l'assurance ,
A l'avéni serai dous coumo agneou.**

Din vouestro enfanço
Brihas déjà coumo un souleou ,
Din la soufranço
Sias toujours , toujours beou.

(Reprise du chœur.)

O Rei de glori, etc.

LE BOHÉMIEN (*A genoux*),

Moun Dieou , d'abor que v'hui voulès mi racheta ,
Renègui lou mestié que troubo l'inoucenço ,
Senti s'esvapoura ma troou grando igourenço
En countemplan lei trè de vouestro Majesta !
Rooubarai pas plus ren , ma carriéro es fénido ,
Per toujours , bouen Jèsus , rejiti moun eirour ;
Permettès-mi , Signour , en aquestou sant jour
De vous ooufri moun couar , moun sang eme ma vido.

CHICOULET (*A genoux*.)

O Dieou plen de bounta que sias vengu su terro ,
Pardounas ei booumian , soulajas sa misèro ,
Proumetès-nous , Signour , qu'en quitant lou pels
Nous gardas un cantoun din vouestre paradis ,
Et pusque prochi vous ai retrouva moun paire ,
Plus ges d'aoutre bouenhur pourra mi satisfaire.

ROUSTIDO (*Se levant avec impatience*.)

Enfin l'a plus degun ? devès estre counten ,
De dire moun couplet bessai que série tem.
Aquelei gringalet m'aourien quasi fa rire ;
N'ai tant et tant oousi que sabi plus que diré.

**Per faire un coumplimen siou pas fouesso géna ,
Anem daïse , pamen , car pourriou m'engana.**

(Il se met à genoux.)

(Couplet.)

**Aou Dieou que ven saouva lou mounde ,
Devem mettre tout nouestre espouar ,
Desirem que sa graci nounde
Et nouestreis amo et nouestrei couar.
Es tout puissant din sa feblesso
Aqueou que nous semblo un enfant ;
Es abundant din sei largesso ,
Din sa proumesso es trioumphant.**

(Il se lève)

JORDAN.

**Roustido , n'as proun dit , fénisse ta musiquo ,
Lou pichoun voou dourmi , partem senso répliquo .**

(Tous se lèvent.)

**Rendem gravis à Dieou doou bouenhur que n'a fa
De nous manda soun fiou per nous toutei saouva.**

(Chœur.)

**En retornan din nouestre hameou
Cantem lou miracle nouveou ,
Parlarem doou divin agneou
Que douno l'esclà doou souleou.
Jamai s'es vis ren de tan beou :
Cantem lou miracle nouveou.**

(Les bergers se disposent à partir et la toile tombe.)

Fin du deuxième Acte.

ACTE TROISIÈME.

Hérode et les Mages.⁽¹⁾

La Scène représente le palais d'Hérode à Jérusalem.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉRODE ET SON CONFIDENT.

LE CONFIDENT.

Seigneur , quels noirs soucis , quelles images sombres
Sur votre front royal ont répandu leurs ombres ?
Quels malheurs si soudains et quels nouveaux ennuis
Avez-vous entrevus dans la fièvre des nuits !
Avouez-le , Seigneur : quelque vaine chimère
Entretient dans votre âme une pensée amère ,

(1) M. Gaston de Flotte désirant contribuer au succès de l'œuvre des ouvriers, avait bien voulu, en 1853, à la prière de l'abbé Julien, écrire cet acte que nous sommes autorisés à publier comme annexe de cette pastorale.

Tout sourit cependant à vos nobles projets ;
Aimé de l'empereur et craint de vos sujets,
La fortune, la gloire et la magnificence
Ont enfin cimenté votre toute puissance ;
Vous réglez en héros, par la victoire élu,
Respecté de César, ici maître absolu.

HERODE.

Ah ! tu ne connais pas le poids d'une couronne ,
De combien de soucis la grandeur m'environne !
Hélas ! quelle est ma vie , et combien le pouvoir
A de tristes secrets que tu ne peux savoir !
Ecoute , ami : depuis bientôt quarante années
Que mon sceptre des Juifs règle les destinées ,
Jamais un jour serein ne s'est levé sur moi
Et je n'ai que des nuits pleines d'un vague effroi.
Hier encore , hier !... Pardonne , ami , (ce rêve ,
A mon cœur oppressé ne laisse nulle trêve),
Dans un songe sans doute envoyé par les dieux ,
Hier , ma vie entière apparut à mes yeux ,
Avec tout son passé , ses crimes , ses vengeances ,
Et ses remords surtout : terribles exigences
Que ne peut conjurer la puissance des rois !
De mon seul intérêt suivant toujours les lois
Je me voyais d'abord , vision importune ,
Dans les camps de Brutus embrasser sa fortune .
Puis , quitter tour-à-tour , courtisan du hasard ,
Pour Antoine Brutus , Antoine pour César ;
Toujours par ces calculs mon âme était guidée ,
Et j'arrivais enfin au trône de Judée .
Alors du sang des miens cimentant mon pouvoir ,
J'oubliais tout , famille , humanité , devoir ,

Et ne pouvais calmer , par tant de funérailles ,
L'inextinguible soif qui brûlait mes entrailles ;
Mes enfants , mon épouse , amis et courtisans
Expiraient tour-à-tour sous mes coups incessants ;
Quand (c'était , tu le sais , à l'heure des ténèbres) ;
Surgissent devant moi des images funèbres ,
Des ossements brisés , squelettes en monceaux
D'où s'échappe le sang par de larges ruisseaux ;
Puis , des spectres affreux , secouant leur suaire ,
Avant de retomber au fond de l'ossuaire ,
Remplissent de clameurs les murs de mon palais
Que dévorent des feux aux sinistres reflets ;
— Et puis , dans le lointain , une croix rayonnante ,
Sur le monde incliné , debout et dominante ,
Éclairait à ses pieds des cadavres d'enfants
Dont l'âme s'élevait vers les cieux triomphants !
— Et moi , dans la misère et dans l'ignominie ,
Abandonné de tous dans ma longue agonie ,
Le ver de mes remords , que je sentis souvent ,
S'immisait à des vers qui me rongeaient vivant !
Aux enfers , une voix formidable et sublime
A dit : L'ÉTERNITÉ !... puis , s'est fermé l'abîme...
Je me réveille alors , je pousse un cri d'horreur ,
Et tout a disparu... tout , hormis ma terreur !

LE CONFIDENT.

Quoi ! Seigneur , vous croyez à ces tristes présages !
Vous , soldat intrépide et le maître des sages ,
Vous croyez que le ciel , à ce fantôme vain
Produit par le sommeil , attache un sens divin !
Ah ! jouissez en paix de la toute puissance ;
Je sais comment , Seigneur , ce rêve a pris naissance :

Les Juifs, dit-on, les Juifs dans leur abaissement ,
Attendent chaque jour un grand événement ,
Un Roi naîtra chez eux, prédit par les sibylles ;
Espoir menteur nourri par des prêtres habiles :
Aux yeux de l'univers, les dieux ont adopté
L'empire des Romains et son éternité.....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Seigneur, trois étrangers, de race orientale,
Et chargés des trésors de leur terre natale,
Arrivent parmi nous : Parcourant la cité
Ils réclament les droits de l'hospitalité ;
Ils portent le costume et le titre de Mages
Et veulent à vos pieds déposer leurs hommages.

HÉRODE.

Leur présence me sert, et quel qu'en soit l'objet
Je saurai découvrir leur but et leur projet :
Qu'ils entrent.

(Le messager se retire. Hérode se place sur son trône.)

SCÈNE III.

HÉRODE , SON CONFIDENT , LES MAGES.

HÉRODE.

Voyageurs , quel destin vous amène
Dans ces lieux qu'a soumis la puissance romaine !
Qui donc vous a frayés des chemins inconnus
A travers les pays d'où vous êtes venus ?
Il faut que ce dessein devant nous se dévoile.

GASPARD.

Seigneur , depuis un mois nous suivons une étoile
Que jadis Balaam , de qui nous descendons ,
Prédit , et que depuis longtemps nous attendons ,
Qui nous montre celui qu'un siècle au siècle annonce
Et dont avec respect le saint nom se prononce .
Le Sauveur , qu'autrefois le prophète entrevit ,
Le Rédempteur du monde et le fils de David.

MELCHIOR.

Seigneur , où donc est-il ce roi qui vient de naître ?
Rendez-vous à nos vœux , faites-nous le connaître :
Depuis qu'illuminant l'immensité des cieux
Nous avons aperçu son astre radieux ,
Du mystère accompli merveilleux interprète ,
Il brille sur nos fronts et jamais ne s'arrête ;
Comme Israël , jadis délivré par son Dieu ,
Suivant dans le désert la colonne de feu ,

S'avavançait, plein d'espoir, vers la douce Judée,
Ainsi vers un enfant notre marche est guidée,
Et nous venons ici présenter à genoux
L'or, la myrrhe, l'encens et les dons les plus doux.

HÉRODE.

Mais cet enfant qui doit, selon votre parole,
Renverser Jupiter debout au Capitole,
Ce roi qui doit régner sur l'empire romain,
Puis, imposer ses lois à tout le genre humain,
Et changer tout-à-coup, renouveler la terre,
Croyez-vous qu'il soit né? Dites, par quel mystère
Un astre étincelant conduirait-il vos pas,
Et d'un espoir trompeur ne vous flattez-vous pas?

BALTHASARD.

C'était pendant la nuit, nuit paisible et sereine :
La lune avait voilé sa splendeur souveraine ;
A travers les buissons et les arbres touffus
S'élevait comme un chœur ineffable et confus ;
Le cèdre, le palmier, le pin, le sycomore,
Semblaient rendre un hommage au Dieu que l'on adore ;
Les lacs et les vallons, les côteaux et les bois
Unissaient leur murmure et chantaient à la fois ;
L'air était tiède et pur, la colline embaumée
Répandait jusqu'à nous sa brise parfumée :
Nous rêvions, — car souvent dans notre heureux séjour
Nous avons une nuit plus belle qu'un beau jour :
Tout-à-coup, rayonnant dans la calme atmosphère
Et sur nos fronts levés vers la sublime sphère
Apparaît une étoile éclatante, et nos yeux
La voient tracer là-haut un sillon radieux :

— Et nous songeons alors aux siècles si prospères
Où Dieu même inspirait la lèvre de nos pères ,
Prophètes dont le temps a consacré les noms :
Nous rendons grâce au ciel , et nous nous souvenons ;
Car autrefois un homme appelé pour maudire
Contre Dieu lutte en vain , et Dieu lui fait prédire
L'Etoile de Jacob , rejeton d'Israël ,
Qui des chefs de Moab renversera l'autel !
Voilà pourquoi , le cœur frémissant d'espérance ,
Nous suivons pas à pas l'astre de délivrance
Qui ne doit s'arrêter qu'en face du berceau
Qui porte du Seigneur la promesse et le sceau.

HERODE.

Étrangers , croyez-moi : ce brillant phénomène
N'enferme point en lui de cause surhumaine ;
Ce signe est incertain , et les traditions
Égarèrent souvent les générations ;
Faux oracle , mensonge , illusion , prestiges !
Pour un pareil espoir il faut d'autres prodiges ,
Retournez sur vos pas , car vous cherchez en vain
Ce roi qu'on vous prédit et cet enfant divin.

GASPARD.

Non , Dieu ne trompe point : ses lumineux oracles
Depuis quatre mille ans promettent ces miracles ;
Les siècles sont venus que le grand Daniel
Calcula , jour par jour , avec l'aide du Ciel ;
Ils sont venus enfin ! l'univers le proclame !
Puis , notre cœur ému , l'espoir qui nous enflamme ,
Qui nous fait traverser les rivières , les monts ,
Qui nous éloigne ainsi des lieux que nous aimons ,

Cette voix qui nous parle et nous dit que l'aurore
A l'horizon des temps surgit et vient d'éclorre,
Non, cela n'est point faux, non, Dieu ne trompe pas
Ceux qu'il visite ainsi, dont il guide les pas.

HERODE.

Appelez de la loi, les ministres, les maîtres,
Et les docteurs du peuple, et les princes des prêtres,
Qu'ils expliquent ici, qu'ils ouvrent à nos yeux
De leurs livres sacrés le sens mystérieux.

(Aux Mages.)

Comment, dans vos pays, régions inconnues,
Les chimères des Juifs sont-elles parvenues,
Et comment savez-vous qu'ils attendent un Roi ?

MELCHIOR.

Dieu dispense à son gré les trésors de la foi :
Nos pères ont connu le peuple de Moïse,
Et l'attente du Christ, d'âge en âge transmise,
Nous trouve préparés au grand événement
Qui vous frappe aujourd'hui d'un tel étonnement.

(Entrent les Prêtres et les Docteurs.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LES PRÊTRES ET LES
DOCTEURS DE LA LOI.

HERODE.

Docteurs, quel est ce Christ, ce Roi qu'on nous annonce ?
Prêtres, que par vos voix la sagesse prononce :

**Parlez nous librement , sans feinte ; dévoilez
Le sens de ces écrits à nos yeux aveuglés ;
Qu'ils s'ouvrent , que je voie , et que mon cœur adore
Ce Messie attendu , mais dont je doute encore ,
Et moi-même j'irai déposer avec vous
Les plus riches présents à ses divins genoux.**

LE GRAND-PRÊTRE.

**Oui , les jours sont venus : le palais , la chaumière
Ont entrevu déjà la splendide lumière ,
Dans l'avenir des temps aperçue autrefois
Par Jacob , Isaïe et les Prophètes-Rois ;
Elle va dissiper l'obscurité profonde
De cette nuit fatale enveloppant le monde ;
Muets sur leurs trépieds , vos oracles menteurs
Laissent tomber déjà leurs voiles imposteurs ;
Déjà l'on n'entend plus que la voix des Prophètes
Qui tonne sur l'impie et qui trouble ses fêtes ;
Oui , les jours sont venus ! Le monde est attentif :
Ce n'est point un bruit sourd , inconstant , fugitif ,
Non , c'est une clameur puissante , universelle :
Un Dieu vient visiter l'univers qui chancelle ,
Et l'homme sur la terre , et l'ange dans les cieux
Assistent au grand jour qu'espéraient nos aïeux ;
Écoutez ces longs cris et ces voix sibyllines
Qui frappent de stupeur Rome et les sept collines !
Dieu va régénérer cet univers maudit ,
David et la Sibylle ensemble l'ont prédit.
Du Midi jusqu'au Nord , du Couchant à l'Aurore ,
L'homme voit un rayon , le bénit et l'implore ,
Ce rayon annoncé depuis quatre mille ans
Par des mortels choisis , aux fronts étincelants !**

Les jours sont arrivés où l'enfant des oracles
Va sortir radieux du fond des tabernacles,
Fesant entendre au cœur de l'homme racheté
Ces deux mots éclatants : AMOUR et VÉRITÉ !
Au sein des nuits déjà l'on a vu son étoile,
Dieu n'a plus de secrets, l'avenir plus de voile ;
L'Empereur a fermé le temple de Janus,
La paix règne partout, et les jours sont venus !

HÉRODE.

Et le nom de ce Christ qui vient pour sauver l'homme ?
Quel est-il ? quelle ville et quel heureux royaume
A vu naître l'enfant marqué du divin sceau,
Et quel palais splendide a reçu son berceau ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Son nom, l'ange l'a dit à la Vierge féconde,
En annonçant ce Fils, espoir, sauveur du monde :
JÉSUS, le plus doux nom qu'homme ait jamais porté,
Et qui renferme tout : Justice et charité !
— Il naît à Bethléem, selon la prophétie
Qui dans les temps futurs saluait le Messie :
« Bethléem, de Juda la plus humble cité,
« Rayonne de bonheur, de gloire et de clarté,
« Car d'elle sort le chef qui nous réhabilite,
« Et qui gouvernera le peuple israélite ! »

HÉRODE.

(Aux Prêtres.)

C'est bien, retirez-vous. —

SCÈNE V.

HÉRODE, SON CONFIDENT, LES MAGES.

HÉRODE.

(Aux Mages.)

Vous, Mages, dès demain
Suivez l'astre brillant qui montre le chemin,
Allez dans la cité que Dieu même a choisie
Pour berceau de son Fils, du Christ et du Messie ;
Allez, interrogez, demandez cet enfant
Dont l'oracle a prédit le règne triomphant !
Ensuite, apprenez-moi quelle est cette merveille,
A quels bruits inconnus le siècle se réveille,
D'où viennent ces rayons, quel est ce Roi : Je veux
De mon peuple suivi lui présenter mes vœux,
Et, guidé par l'éclat de cette douce aurore
Dont de tous les côtés l'horizon se colore,
Saluer à mon tour, comme un gage certain,
Le berceau qui du monde enferme le destin.

(Le confident et les Mages se retirent. — Hérode reste seul.)

SCÈNE VI.

HÉRODE seul.

Il est donc apparu celui dont la naissance
Nous révèle déjà la gloire et la puissance,

Celui qui doit régner un jour sur l'Univers,
Réunir sous ses lois tous les peuples divers,
A César, aux Romains arracher leur empire !
Les astres, mes sujets, contre moi tout conspire !
Pour conserver mon trône ainsi donc vainement
J'aurais sacrifié maîtres, amis, serment,
Renié les vaincus et flatté la victoire !
Ainsi donc brillerait le jour expiatoire !
Non, si j'ai fait périr famille, épouse, enfants,
Si j'ai tout écrasé sous mes pieds triomphants,
Si l'on tremble partout où ma trace s'imprime,
Irai-je reculer devant un nouveau crime ?

(Après une pause.)

Et si l'on me trompait ? Si les tristes Hébreux
Expliquant à leur gré des livres ténébreux,
Séduits par leurs docteurs et nourris de mensonges,
Bercés d'un fol espoir, croyaient à de vains songes ?
Si ce maître, ce chef qui vient venger leurs droits
Était homme et mortel comme les autres rois ?
Que faire ? — Doute affreux ! Position terrible !
Oh ! comment secouer cette pensée horrible ?
— J'irais à Bethlém saluer cet enfant !
Mais de l'ambition la voix me le défend,
Car que dirait Auguste, à qui je dois mon trône ?
Dieux ! quelle obscurité, quelle nuit m'environne !
— Eh bien ! à mon secours, étouffant le remord,
Une nouvelle fois j'appellerai la mort,
Et je resterai sourd, terrible victime,
Aux larmes de l'enfant, aux douleurs de la mère ;
Que partout, à ma voix, le glaive obéissant
Pour servir ma fureur se baigne dans le sang,
Et pour me délivrer de l'implacable doute

Qu'il joigne à tant de morts celui que je redoute !
L'Empereur à mes mains confia le pouvoir ;
Il apprendra bientôt si j'ai fait mon devoir.
Du présage fatal je délivrerai Rome :
Qu'importe désormais le nom dont on me nomme ?
Qu'à l'enfer révolté je serve d'instrument ,
Que dans Rama s'entende un long gémissement ,
Et que je sois maudit par toute la Judée
Qui verra Bethléem d'un sang pur inondée !
Que m'importent le ciel , l'humanité , la loi ,
Si l'Empereur m'approuve, — et si je reste roi !

LA TOILE TOMBE.



Fin du Troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

Adoration des Mages.

MÊME DÉCOR QU'AU DEUXIÈME ACTE.

Au lever du rideau, la scène est entièrement vide. On entend chanter au loin le chœur suivant, sur l'air de la *Marche de Thérèse*, dite *Marche des Rois*.

CHŒUR. (*Voix invisibles.*)

**Gloire au ciel !
Au fils de l'Éternel ,
Qui devant nous a placé son étoile.
Gloire au ciel !
Au fils de l'Eternel ,
Qui vient sauver son peuple d'Israël.**

L'astre qui luit
Devant nous fuit ,
A sa lueur la vérité se dévoile ;
L'astre qui luit ,
Devant nous fuit ,
Près de Jésus sa clarté nous conduit.

SCÈNE I^{re}.

MICOURAOU, JAQUE.

(Il arrivent épouvantés, tenant chacun un bâton à la main.)

MICOURAOU.

Moun ami, siam predu, mi viés tout en coulèro,
Crèsi que l'estrangie ven nous faire la guerro ;
Lou courtègi brihan qu'avem vis en camin,
Aquelei grand messiés que menoun tant de trin,
Leis armo, lei cameou, tout aquelo musiquo,
Fan que din mei bouteou la pou si comuniquo.
Nous avien dit pamen qu'aouriam plus ges de maou
Despui que lou signour es vengu d'amoundaou,
Que n'en pensés ? Fai leou.

JAQUE.

Sabi pas que ti dire,
De veire tout aco n'ai p^{as} vejo de rire :

Aquelei briquetian arma coumo de Tur ,
A dire lou verai crèsi qu'es de voulur.

MICOURAOU.

Que parlès de voulur ?

JAQUE.

La cayo es ben seguro.
Car as vis coumo iou la poulido figuro
D'aqueou qu'es mascara pu negre qu'un carboun ;
Avié tout prochi d'cou soun pichot negrihoun :
Es pas per faire ben que si pintoun la facho ;
Per agné l'er soudar si mettoun lei moustacho
Et si daouroun l'habi per tarouna lei gen ,
Ensin ti batras pas , moun ami , creignés ren.

MICOURAOU.

Mi crèses ben charma dei resoun que mi donnés ?

JAQUE.

Per un cayo ensin viou pas perque t'estounés :
Avem douï gros bastoun prouvarem qu'an de jus.

MICOURAOU.

Balé-ti tu se voués, per iou n'en voueli plus ,
Despui d'adematn mi faou de sang de pesto ,
Ren que de li sounja , mi douno maou de testo.

JAQUE.

Agnes un paou d'aploum en faço doou dangié ;
Aprouchem-si touï dous d'aquesteis estrangié ,
Et se reculoun pas n'en farem d'escarpido ;
Avan de s'entorna dedin nouestro bastido ,
A grand coou de treicè l'espooutirem lou su.

MICOURAOU.

Mai se venoun roouba nouestre paoure Jésu,
Nouestro bravado alor s'atrovo demenido.

JAQUE.

Oh ! mai lou saouvarem aou pèri de la vido.

(Ils s'approchent de Jésus.)

Couplet, ensemble.

Se venoun vaus roouba
Saourem vous saouva,
Divin mestre !

Se venoun vous roouba
Nouestrei poun saouran v'empacha.
Nouestro fé nous rende fouar,
Coumbatrem jusqu'à la mouar,
Restarem eme vous,
Vous gardarem toutei dous.

JAQUE. *(Seul.)*

Vène, moun ami,
Courem-li,
Lei faguem pas languir.

(Pause.)

(On voit apparaître l'étoile au dehors, les bergers effrayés continuent le couplet.)

Ensemble.

La pouou nous repren mai,
S'aviam nouestr'ai
Courririam vite à la bastido,
La pouou nous repren mai.

S'aviam nouestr'ai
Courririam pu fouar que jamai.
L'astre que viam lusi
Nous douno de souci,
Se si mettiam à courre
Pourriam si roumpre lou mourre,
Vouu miès que restem eici.

JAQUE.

Per lon coou, Micouraou, nous n'arribo uno bello ;
Li coumpreni plus ren, lou ciel aro s'en mèlo,
L'estello que parei chagrino moun esprit
Car d'uno formo ensin jamai n'aviou ges vit :
Ai souven refengu de la bouco dei pastre
Que l'avié d'estarlò qu'agissien su leis astre.

MICOURAOU.

Mi parei ben sègu que lei faribustié
Que cresem de voulur soum bessai de sorcié
Senti dedin moun sang lon fué que mi tresponarto,
Ensin faou teni bouen.

JAQUE.

Faou ben garda la ponarto.

MICOURAOU.

Bon! se lei viam veni mi mettrai darié tu
Et quand ti poussarai li saoutaras dessu,
Alors n'en prendras un, per coumença lou brando,
Et n'en bassélaras lou resto de la bando.
Iou, que t'alucarai, coumo un brave cadet
Mi cargarai dei mouar et farai moun devet.

JAQUE.

Se lei voues espéra ?.... Per ti donna couragi
Anarai leou souéna lei pantou doou villagi.

NICOURAOU.

Iou tamben , moun ami , voudriou ben m'en'ana ,
Mai Jésus es aquí faou pas l'abandouna.

Couplet , ensemble.

De nouestre villagi
Si trouvam lei pu courajous,
Per faire un carnagi
Siam proun toui dous.
Dessu la gusaiho
Se doou treicò n'avie pas proun,
Dounariam bataiho
A coou de poun.

(On entend de nouveau et plus rapprochée la Marche des Rois.)

JAQUE (Après le chant.)

Foudrié veire la fin d'aquesto caravano
Car se duro enca'n paou perdi la tremountano.

NICOURAOU.

Vouéli parti subran.... Mai d'abor diguo-mi
En qu leissés toun ben se venés à clussi ?
Counprèni troou que v'ui toun affaire es fénido :
Quand sias din lou pélaou tenès gaire à la vido.

JAQUE.

Ai foume ! qu'es eicò ! ti trufes, moun ami,
Tout'aro crèses doun que mi van agouni ?

Ti poués ben figura que se moueri su plago
Sera pas tu , gornaou , que faras la radasso.
Bouto, siou pa'nea mouar.... et puis gueiro mei bras..
Se n'en voués rescassa quaouquei coou su lou nas ,
Sieu lès à ti sarvi ; puis se voués l'eirétagi
Leisso-mi t'esquicha moun det su lou gavagi.

MICOURAOC.

Coulèguo , diou plus ren , m'as coupa lou siblet.
Caspi ! coumo li vas.... Voués pas mouri soulet.
En ben ! se lei sorcié nous demandoun soun resto
Faou si mettre d'acor per li roumpre la testo.

JAQUE.

Aqui parlés d'aploum , mi lèvés de souci,
Si soustendrem toui dous et restarem eici.

(Couplet à deux voix.)

Vias eici , bouen Jésus , lei pu f'ouar doou tarraire ,
Aven besoun de vous per nous tira d'affaire ,
Aou moumen doou dangié mantenès nous ensem ,
Per naoutrei durbirès vouestre couar inoucen ,
Per nouestrei pregarès vouestro divino maire
Que nous preste la man se jamai feblissem.

Moun Dieou , Signour , ajudas-nous.

Se quaouqu'un venié per vous prendre ,

Et se poudem pas vous défendre

Fès aoumen qu'anem eme vous :

Proutejas-nous.

(Ils vont se tenir à la porte, agitant leurs bâtons en signe de vaillance ; mais dès que le cortège paraît, ils courent se réfugier auprès du Sauveur.)

SCÈNE II.

ENTRÉE DU CORTÈGE.

(Les soldats et les pages font diverses évolutions et jeux de drapeaux ; puis ils se rangent en ligne sur la droite. On aperçoit au fond, à l'extérieur, des chameaux et des bergers couronnant les hauteurs.)

Chœur. — Reprise de la marche des Rois.

Gloire au ciel, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LES MAGES BALTHASARD, GASPARD ET MELCHIOR.

(Deux petits serviteurs apportent un coussin de pourpre et le placent devant le Saint Enfant.)

GASPARD (1).

Arrêtons-nous : l'étoile a fixé sa lumière
Sur cette pauvre étable, et quittant leur chaumière,

(1) Les trois monologues suivants sont dûs à la plume de M. le baron Gaston de Flotte.

Par un ange avertis, des pasteurs avec nous
Viennent devant Jésus incliner les genoux.
Aux petits comme aux grands notre Sauveur accorde
De voir le jour de gloire et de miséricorde ;
Il dévoile à nos yeux, célestes messagers,
L'étoile pour les rois, l'ange pour les bergers.
— Entrons, car c'est ici que le Christ vient de naître,
Sa présence s'annonce et déjà nous pénètre
De cette douce paix que Dieu nous révéla :
Une crèche, un enfant sans berceau !... c'est bien là !
Celui qui, sous ses lois, réunira le monde,
A choisi pour palais cette demeure immonde ;
Celui dont la bonté va guérir tous nos maux
Apparaît au milieu des plus vils animaux ;
Le Rédempteur, l'enfant prédit par les oracles
Dont le globe étonné redira les miracles ;
Le fils de Dieu, le Christ, roi de l'éternité,
Est né dans la misère et dans l'obscurité.

(Il se met à genoux et pose sa couronne sur le coussin.)

Vous que, même en ces lieux, tant de gloire environne,
Permettez qu'à vos pieds déposant ma couronne,
Adorant vos grandeurs, reconnaissant vos droits,
Je rende le premier hommage au roi des rois !

(Il se lève.)

MELCHIOR.

(Deux petits thuriféraires noirs apportent la cassolette où brûlent des parfums.)

Seul, vous êtes le Dieu du ciel et de la terre ;
Vous venez ici-bas, victime volontaire,
Abaisser les hauteurs de la Divinité
Et vous charger du poids de notre iniquité !

Oui, vous êtes celui que jadis le prophète,
Du mal et de l'enfer constatant la défaite,
Prédit, lorsqu'il disait : « la Vierge concevra,
« Du nom d'Emmanuel son fils s'appellera !... »
Qu'importent ce réduit, cette crèche, ces langes,
De misère et d'éclat ces étonnants mélanges ?
Nous venons adorer dans son abaissement
Celui qui, dans les cieux, vit éternellement,
Vers qui l'astre a conduit nos pas, et que le monde
Va reconnaître au jour qui l'éclaire et l'inonde.

(A genoux.)

O Christ ! je vous salue, et j'apporte en présents
Mes adorations, mon cœur et cet encens
Qui, franchissant l'espace et sa vaine barrière,
Jusqu'au trône éternel monte avec ma prière !

(Il se lève.)

BALTHASARD.

(Deux petits serviteurs déposent devant Jésus l'urne contenant la myrrhe.)

O Dieu qui faites grâce et pouviez nous punir,
A notre infirmité vous venez vous unir !
O prodige d'amour dont le regard propice
Nous arrête, entraînés au bord du précipice !
Vous descendez vers nous, et, visible à nos yeux,
Vous fermez les enfers et nous ouvrez les cieux.
Tous les peuples perdus dans des systèmes sombres,
De la nuit du passé vont secouer les ombres
Et, grâce à ce soleil attendu si longtemps,
Rallumer leur pensée à ses feux éclatants.

(A genoux.)

O vous, que de leur aile ici couvrent les anges,
Je viens joindre ma voix à leurs saintes louanges.

Et saluer aussi ce merveilleux enfant
Obscur et radieux, sans force et triomphant ;
Et tandis que là-haut l'ineffable cantique
Annonce les splendeurs de ce jour prophétique ,
La myrrhe et ses parfums exhalés dans les airs
Se mêlent dans l'espace aux magiques concerts !

(Il se lève.)

Chœur final.

Amour, honneur et gloire ,
Chantons la victoire
Du trois fois saint, du roi des rois,
Le ciel s'unit à nos voix.
Mortels, célébrons la victoire
Du Tout-Puissant, de l'Éternel ,
Qui, dans ce jour solennel ,
Vient pour sauver Israël.
Chantons, célébrons la victoire
Du rédempteur d'Israël.

APOTHÉOSE.

Vers la fin du chœur, le fond du théâtre se lève et laisse voir, au milieu d'une vive clarté, le symbole de Jéhovah entouré de groupes d'anges. A ce moment, les pages et soldats abaissent leurs drapeaux et leurs lances devant le berceau du Sauveur. Les Mages se prosternent. — Tableau. — La toile tombe.

Fin de la Pastorale.

CHANTS SUPPLÉMENTAIRES.

Trio.

Ancm din la bourgado
Saluda l'accouchado,
Revihem tour à tour
Lei bergié d'alentour.
Barulem lei mountagno,
Parcourem lei désert,
Fem relenti leis er
Din toutei lei campagno.
Ei councer villajouas
Unirem nouestrei vouas.
Amis, l'aoubo es levado,
Nous faou parti toutcis ensem,
Courem vers l'accouchado,
Pourtem-li de presen,
Li toucarem l'aoubado
Finqu'à Bétélem.
Ancm, anem, partem.

Couplet.

Din la nué la pu grando
Lou souleou s'es léva,
Ai courru senso ooufrando
Per véni v'adoura.
Per vous, divin Messio,
Que pou faire un bergié ?...
Aouzès la simphounio
D'un paoure menestrié.

Trio.

Amis , veiei lou Dieou que sousten l'univer ,
Que nouestrei chant d'amour s'en'aoussoun din leis er.
Sias neissu dins uno chaoumiéro
Per n'ensigna la paoureta ;
Dieou , jusqu'à nouestro fin darriéro
Proudigas-nous vouestrei bounta.
Souto lei plour de la souffranço
Adouram vouestro majesta ;
Signour , implouram vouestr'enfanço
Per nouestro granda iniquita.
Dieou , jusqu'à nouestro fin darriéro
Proudigas-nous vouestrei bounta.

SOLO, DUO ET CHŒUR.

Chœur.

Plus gés de tapagi ,
Restem aou cantoun ,
Rendem nouestr'hooumagi
Aou bel enfantoun.

Solo.

Bergié , fuguès un paou tranquile ,
Per un moumen counténès-vous ;
Ooubéissès d'un couar doucile
Ei lei doou mestre lou pu dous.

Chœur.

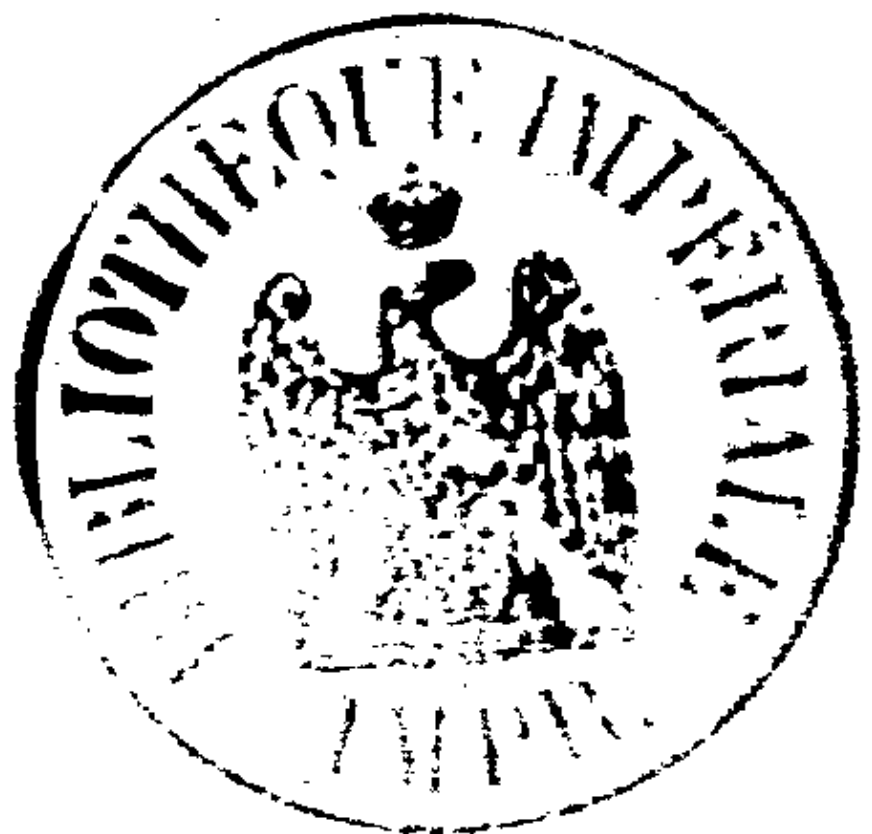
Plus gés de tapagi .
Restem aou cantoun
Rendem nouestr'houmagi
Aou bel enfantoun.

Duo.

Aqueou que douarme su la duro
Es lou Dieou que ven nous saouva ,
Eici l'aoutour de la naturo
A que lou soou per si pouva.

Chœur.

Plus gés de tapagi ,
Restem aou cantoun ,
Rendem nouestr'houmagi
Aou bel enfantoun.



ON TROUVE CETTE PASTORALE

AUX LIBRAIRIES SUIVANTES :

PARIS , Dentu , au Palais-Royal.

MARSEILLE , Boy , boulevard Dugommier. 1.

AIX , Sardat , place des Prêcheurs.

ARLES , Serre , derrière l'Hôtel-de-Ville.

AVIGNON , Aubanel frères , rue Saint-Marc.

APT , Jean

DRAGUIGNAN , Siéyes.

TOULON , Monge.

NIMES , Giraud frères.

MONTPELLIER , Beguin.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

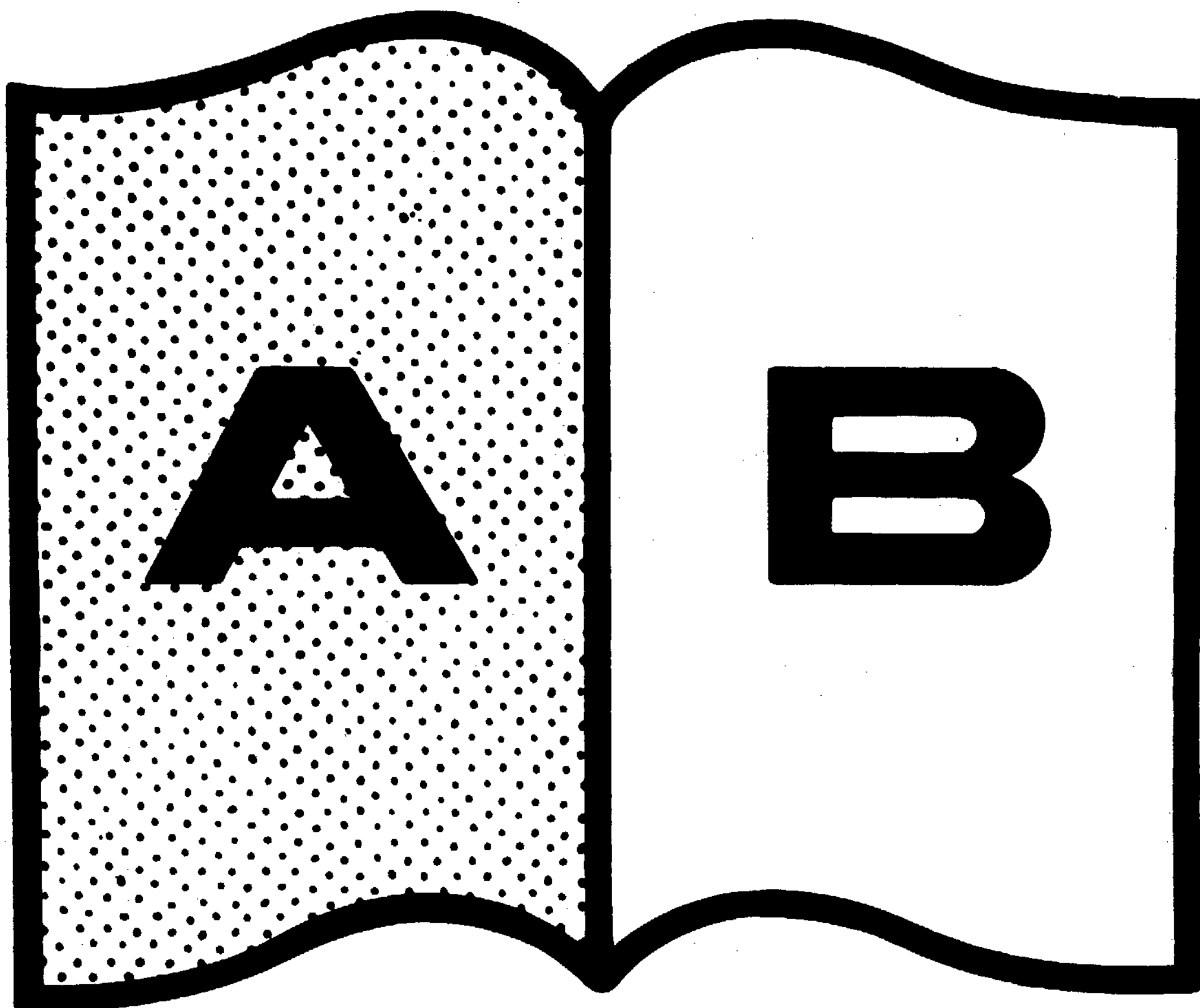
L'ENFANT PRODIGE

Drame en quatre actes , en prose ,

sur un sujet de l'histoire sainte.

Par ANT. MAUREL.

**Représenté pendant plusieurs années dans l'Œuvre fondée
par son l'abbé Julien.**



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14